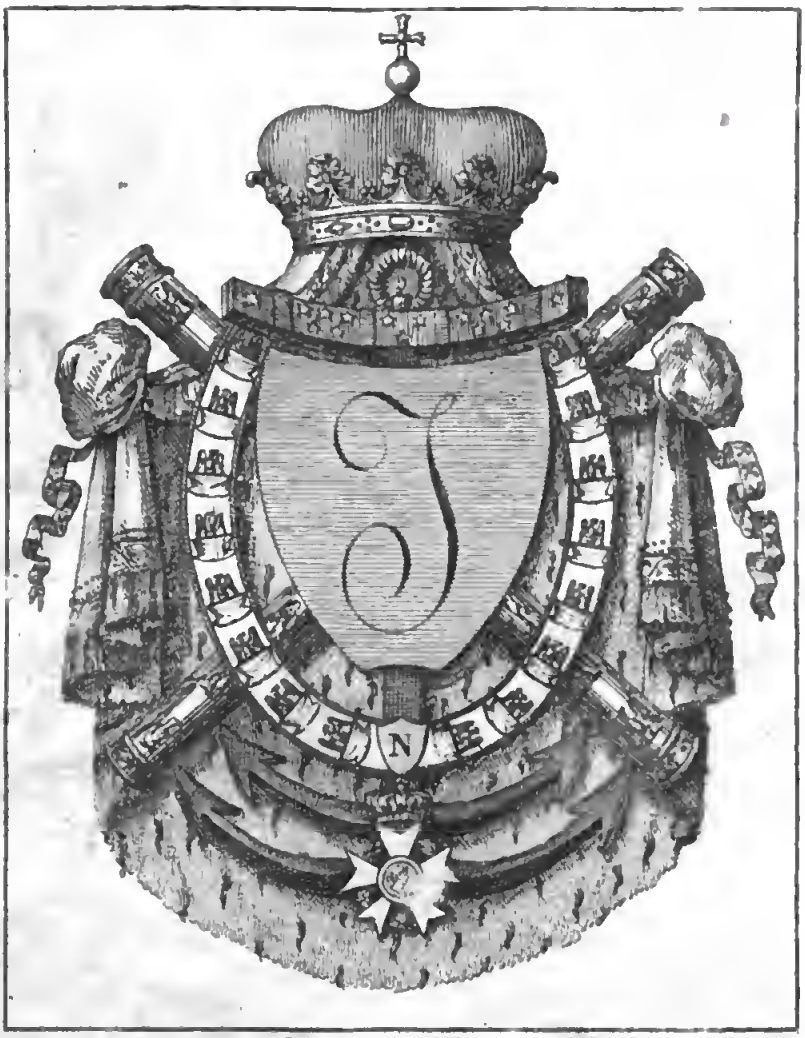
1365



Palet VII 12

SOPHIE
DE LISTENAI.
T. I.

568270

SOPHIE

DE LISTENAI,

OU

AVENTURES ET VOYAGES D'UNE EMIGRÉE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE ET EN PRUSSE;

Publiés par L. BILDERBECK le jeune.

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus!

VIRG. *Bucol.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, nº. 4.

M. DCCC. VII.

Bibliothèque Nationale

PREFACE.

Ce livre n'est pas un roman, quoique le caractère du principal personnage, Sophie, ne soit pas très-vraisemblable. Une femme qui porte à l'excès l'héroïsme de la vertu, dont l'innocence triomphe du malheur et de la séduction, a paru à quelques personnes un être hors de la nature. Je ne sais si cette opinion n'est pas plutôt la critique du siècle que celle de cet ouvrage.

J'ai pensé qu'on ne liroit pas sans intérêt l'histoire d'une victime de ces crises violentes qui

agitent quelquefois les empires. Un autre motif bien plus puissant m'a déterminé a publier ces lettres. Elles sont en partie consacrées à des observations et des remarques sur l'Allemagne et sur la Prusse. J'ai reconnu tant de justesse et de vérité dans la partie historique de cette correspondance, je l'ai trouvée si conforme à tout ce que j'avois moi-même observé en voyageant dans ces deux parties de l'Europe, que j'ai jugé cet objet seul, capable de jeter un grand intérêt dans la lecture des lettres que je publie.

On verra dans la quatrième

partie de quelle manière je suis devenu dépositaire de cette correspondance. Je ne pourrois à cet égard satisfaire l'impatience du lecteur, sans entrer dans des détails qui diminueroient l'intérêt du récit en faisant connoître une partie du dénoûment La collection en étoit beaucoup plus volumineuse, mais des raisons que l'on devinera facilement, m'ont forcé de faire un choix. Je me suis aussi permis quelques changemens; j'ai déguisé avec soin les noms et les lieux; j'ai retranché beaucoup d'anecdotes que l'on pourroit regarder comme des satires; j'ai arran-

gé ces lettres autant qu'il m'a été possible par ordre de dates, et j'en ai souvent réuni plusieurs en une, pour éviter les répétitions.

Malgré la précaution que j'ai prise de retrancher tout ce que cette collection renfermoit de satirique ou de contraire à la morale, je n'ai pu sacrifier les lettres du chevalier de Mercour, personnage inconséquent, paradoxal, et dont les maximes cependant ne peuvent faire une impression dangereuse que sur les esprits déjà disposés à les recevoir. En supprimant sa correspondance, j'eusse ôté à l'histoire tout son

intérêt ; en l'altérant, j'eusse présenté un acteur insignifiant ou nul. J'espère donc que l'on ne confondra pas plus l'éditeur avec le personnage, que l'on ne confond sur la scène l'auteur d'une tragédie avec les tyrans ou les conspirateurs qu'il fait parler. Néron et Mahomet ne peuvent s'exprimer comme Joas et Hippolyte.

La publication de ces lettres ne sera pas inutile dans le siècle où nous vivons. Il ne faut pas hésiter à placer sous les yeux des hommes le tableau de leurs passions, à placer, en même-temps, à côté, l'image des maux qu'elles entraînent après elles.

Il faut faire plus : il faut mettre en action la morale des sages à la mode, pour prouver combien sa pratique est dangereuse au sein du bonheur, et insuffisante dans l'adversité. Il faut aussi mettre la vraie morale plus en action qu'en raisonnemens, parce que les hommes veulent être traités comme des enfans.

Cosi all'egro fanciul'porgiamo aspersi
Di soave licor gl'orli del vaso;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve
E dall'inganno suo vita riceve.

SOPHIE
DE LISTENAI,
OU
AVENTURES ET VOYAGES D'UNE ÉMIGRÉE FRANÇAISE, EN ALLEMAGNE ET EN PRUSSE.

LETTRE PREMIÈRE.

S. DE LISTENAI A EMILIE D....

Nanci

SOIXANTE lieues me séparent de toi, Emilie. Soixante lieues!.... Sens-tu bien ce que ces mots ont d'accablant pour qui, comme moi, quitte sa patrie et son unique amie?

Tu as exigé de ta Sophie qu'elle te fît un journal détaillé de son voyage: tu veux toujours être le témoin de ses actions et la confidente de toutes ses pensées. Cette correspondance, m'as-tu dit, en nous quittant, charmera nos ennuis et nous rapprochera, malgré les distances qui vont nous séparer. En vérité, ma chère Emilie, il étoit bien inutile que tu me fisses promettre de t'écrire exactement : je n'ai pas besoin d'efforts pour remplir le vœu de mon cœur, il ne m'en faudroit que pour y résister.

L'amitié jusqu'à présent a été mon unique passion, et je ne connois point l'amour ; mais à en juger par ce que je souffre loin de toi, que je plains celle que le sort éloigne de celui qu'elle aime ! Est-il vrai, mon Emilie, que les liens de l'amour soient plus forts que ceux de l'amitié, que

ses plaisirs soient plus doux ? J'ai peine à me le persuader. Je ne puis rien imaginer de plus douloureux que ce que me fit éprouver mon époux, lorsqu'il m'ordonna de te quitter pour le suivre..... Cruel devoir !

O mon amie ! toi seule au monde connois mon cœur ; toi seule fus témoin de mes larmes et de mes soupirs, lorsque mon père me prescrivit d'accompagner à l'autel un homme que je n'aimois point ; lorsque victime de l'ambition de ma famille, je devins la proie de la cupidité. Eh ! bien, l'arrêt cruel qui m'a condamnée à m'éloigner de ma patrie, de toi, qui me tenois lieu de sœur et de mère, me fit éprouver de nouveau les mêmes peines. J'osai résister un instant, je voulus par mes prières, retenir M. de Listenai ; mais lorsque je lui représentai que

peut-être on l'avoit abusé, que la démarche dans laquelle il s'engageoit pouvoit lui devenir funeste, il se leva froidement et me quitta, en me disant qu'il obéissoit à la voix de l'honneur.

Quoi ! c'est l'honneur qui arme les Français contre les Français!.. Je conviens de mon ignorance sur ces matières ; le sentiment plus que la réflexion dirige mes opinions sur ces sortes de choses. Peut-être aussi suis-je aveuglée par mon attachement aux lieux qui m'ont vu naître, par ma tendresse pour toi : je sais que ce n'est pas aux femmes qu'il appartient de discuter les grands intérêts des nations, leurs devoirs et leurs droits. Le code des épouses et des mères est le seul que nous devions étudier. Ce code me prescrit l'obéissance, et je fuis!.... Mon père reste décidement à Paris ; ma petite

Lolottedevoit être confiée à ses soins mais à force de prières j'ai obtenu de n'être point séparée de mon enfant.

Je ne sais, Emilie, quel noir pressentiment me tourmente; il me semble que je t'ai embrassée pour la dernière fois. Plains le sort de ton amie; avec un cœur fait pour aimer, elle ne trouve autour d'elle que des ames froides, incapables de s'entendre avec la sienne. Fille, épouse, mère, je suis réduite à rêver le bonheur que ces titres devroient me procurer..... Mais je suis injuste envers la Providence : elle m'a ouvert une source féconde de jouissances, et Lolotte qui repose doucement à mes côtés, et que je viens d'arroser des plus douces larmes, me prouve que dans mon exil des plaisirs peuvent exister encore pour ton amie. Bientôt un autre bien m'attachera à la vie..... Oui, le ciel en me

rendant mère une seconde fois, me fournit un moyen de plus pour adoucir mes peines. Emilie!.... je ne puis continuer, mon émotion devient trop forte; je reprendrai la plume quand je serai plus calme.

Je relis mon griffonage, je m'aperçois qu'il ne ressemble en rien au journal d'un voyageur, et cependant je t'avois promis de confier chaque jour au papier, mes observations, mes petites aventures et les réflexions qu'elles me fourniroient. Hélas! je n'ai rien à te dire de mon voyage jusqu'ici. La profonde tristesse dans laquelle j'ai été plongée en te quittant, m'a tellement absorbée, que rien n'a pu fixer mon attention, ni faire naître dans mon esprit quelques idées; à qui les aurois-je confiées? j'étois seule, et quand on est seule on ne pense pas, on rêve; c'est au moins là mon histoire. Qu'il est

à plaindre celui qui n'a pas un ami qui partage ses peines et ses plaisirs! L'être condamné à vivre dans la solitude, doit tomber bientôt dans un état de stupeur et d'engourdissement, image de la mort. On répète en vain que l'homme isolé dans le sein de la nature, n'est jamais absolument seul; de quel prix sont des sensations qu'on ne peut communiquer à personne? Un plaisir partagé s'accroît; je doute que celui qu'on goûte seul en soit long-temps un. Je compare les affections de notre ame dans la solitude, à ces cercles que produit dans un bassin, la chute d'une pierre; on les voit d'abord se prononcer fortement, ils s'étendent, se perdent à force de s'agrandir, et se réduisent bientôt à un léger frémissement, suivi d'un calme profond, image du sommeil de l'ame.

Je ne quitterai cependant pas la

plume sans te dire un mot de Nanci. Je ne sais si ma tristesse se communique à tout ce qui m'environne, mais cette ville, malgré ses rues, ses places et ses édifices magnifiques, ne m'a nullement plu. On voit sur toutes les portes tant d'affiches de *maison à vendre*, *maison à louer*, que l'on se croiroit dans une ville *décrétée*. J'ai admiré un instant la place-royale, les carrières, l'hôtel-de-ville, le gouvernement, mais en vérité, tout cela est si mort, que j'aurois autant de plaisir à le voir dans l'optique de ta Julie. Mon mari comparoit Nanci à ces palais somptueux que leurs propriétaires sont obligés d'abandonner, après s'être ruinés à les bâtir. Il est vrai que l'ornement de cette ville, celui dont la présence animoit ces superbes décorations, n'est plus. Stanislas est au tombeau, Nanci a perdu avec lui sa

splendeur. Ce prince vit encore dans la mémoire des Lorrains, qui, tous le pleurent sincèrement. Son portrait est dans chaque maison, comme son souvenir dans chaque cœur.

Ton amie,

SOPHIE de LISTENAI.

LETTRE II.

La même a la même.

Strasbourg.

Enfin nous voici arrivés à Strasbourg. Je suis un peu plus calme, sans être consolée. J'avoue qu'en descendant les hauteurs de Saverne, le magnifique tableau que présente l'Alsace, a fait un instant diversion à mes chagrins. La grandeur, la beauté, la propreté des villages; l'air d'aisance et de santé des villageois ont agréablement fixé mon attention. Je n'ai pu me défendre d'un sentiment douloureux, en songeant que bientôt, peut-être, cette gaîté que je voyois répandue sur tous

les visages seroit troublée par les horreurs de la guerre.

La capitale de l'Alsace m'a paru grande et peuplée, je ne l'ai cependant pas trouvée belle. Ici on a de la peine à se croire en France, la révolution achèvera peut-être de franciser Strasbourg. La religion, le gouvernement, le langage, tout dans cette ville, a la physionomie allemande, et met entre l'Alsace et le reste de la France, une différence sensible.

La religion protestante est très-répandue ici, et c'est dans un de ses temples, celui de Saint-Thomas, que l'on nous fit admirer le magnifique mausolée, élevé au Maréchal de Saxe, par la reconnoissance nationale. En accordant à ce chef-d'œuvre le juste tribut d'admiration qu'il mérite, je n'ai pu m'empêcher de sourire à une critique qui en fut faite

en ma présence. Le héros, dont la tête et l'attitude sont du plus grand effet, descend d'un air calme dans le tombeau ; à ses côtés, un génie éteint son flambeau ; la France éplorée est devant le guerrier, et semble vouloir l'arrêter ; plus bas, la mort entr'ouvre le tombeau ; mais de façon que la table de marbre qu'elle soulève, met une barrière entre le héros et le monument dans lequel il va descendre. Je dois avouer qu'en examinant avec attention ce morceau, on ne voit pas qu'il ait été possible d'exécuter autrement le groupe, sans gâter l'effet de l'ensemble ; c'est le cas d'appliquer cet adage.

La critique est aisée, mais l'art est difficile.

Nous avons trouvé plusieurs grenadiers de la garnison qui fixoient le mausolée avec enthousiasme, et se racontoient les exploits du Saxon ;

quelques-uns descendirent les degrés, et aiguisèrent leurs sabres sur la tombe du héros. Mon mari leur dit en les abordant : — Camarades, pour des soldats ces reliques valent bien celles de la cathédrale ; c'est un grand saint pour des grenadiers, qu'un héros qui combattit avec courage pour son roi, dont il fit triompher les armes. — Oui, mon général, répondit un des soldats, aussi on dit que l'assemblée va mettre dans le calendrier tous les saints de sa façon. — Morbleu ! interrompit un de ses camarades, cette assemblée a raison, Saxe sera toujours un plus beau nom que celui de Nicodème. M. de Listenai me fit remarquer parmi les différentes allégories qui décorent ce tombeau, un aigle renversé, et me cita avec complaisance ce mot attribué à Joseph II, « il se « relèvera ! » L'air de satisfaction

avec lequel il appuya sur cette phrase, me rappela ce que disoit ton mari : que la révolution semble avoir rendu allemande une partie de la France. En effet, l'Allemagne n'a pas de plus zélés prôneurs de sa puissance et de la bonté de ses armées, que certains personnages qui naguères méprisoient souverainement et avec aussi peu de justice cette nation.

Nous avons vu hier la cathédrale, l'évêché, l'arsenal ; tous ces édifices sont dignes de la curiosité des voyageurs. Le spectacle français que nous avons aussi visité, possède des artistes dignes de la capitale. Le froid et le temps affreux qu'il fait, m'ont empêché de connoître les promenades, que l'on m'a assuré être fort belles.

Les Strasbourgeoises sont généralement jolies, elles se font remar-

quer par un air de fraîcheur que l'on trouve rarement aux femmes de Paris. On voit encore parmi le peuple, quelques filles qui ont conservé l'ancienne coiffure du pays; leurs cheveux sont nattés, tournés autour de la tête, et présentent la forme d'une corbeille renversée.

Mon mari est occupé en ce moment à visiter les fortifications avec plusieurs officiers de la garnison. Cette promenade ne pouvoit être de mon goût, et je suis restée à l'auberge. Voici les premiers momens de liberté qui m'aient été accordés; ceux-là seront toujours les plus agréables de mon voyage, je les emploierai à causer avec toi.

Adieu, ma belle cousine; j'embrasse ton mari et tes enfans; écris-moi bien vîte, et adresse ta lettre à Manheim, poste restante.

P. S. J'ouvre ma lettre, ma chère

Emilie, pour te faire part d'une anecdote bien extraordinaire que mon mari nous a racontée en soupant. M. M....., officier de cavalerie, se maria, non loin d'ici, il y a quelques mois avec Mlle ..... Les partisans du célibat prétendent qu'il faut être fou pour se marier, mais notre homme ne l'est devenu qu'après le sacrement. Au moment de se mettre à table, il disparoît; après bien des recherches, on le trouve dans une mare, enfoncé jusqu'au cou, et buvant à en suffoquer. On lui demanda la raison d'une conduite aussi bizarre, il répondit que sa femme l'avoit empoisonné. On parvint cependant à le ramener chez lui, et à dissiper sa folie; mais sa guérison n'étoit qu'apparente, et quinze jours après il eut une nouvelle rechute. Il monte à cheval et galoppe d'un trait jusqu'à Strasbourg, dont il trouve les

portes fermées. Il ne se rebute pas, fait le tour du glacis, pénètre sur le chemin couvert, s'élance dans le fossé, franchit la cunette (je ne sais si ma mémoire me sert bien en citant ces mots techniques), et se présente devant une brèche que gardoient deux sous-officiers de la garnison, pour empêcher la désertion. On crie, qui vive ? point de réponse. Un des sergens le met en joue, et le fusil fait long feu ; l'autre l'ajuste à son tour, tire, manque, et mon officier prend Strasbourg d'assaut. Mais au lieu d'entrer directement dans la place, comme il le pouvoit, il parcourt les remparts et essuie le feu de soixante sentinelles, sans en être blessé ; on bat la générale, on court aux armes ; le pauvre fou, sans se déconcerter, n'ayant à la main qu'un fouet de manège, renverse les postes qui veulent s'opposer à son passage, et

finit par être arrêté dans la ville, après avoir reçu un coup de bayonnette. On reconnut bientôt que l'auteur de tout ce vacarme étoit plus à plaindre que coupable, et au lieu de le mettre entre les mains de la justice, on l'a déposé dans celles de la faculté. De mauvais plaisans disent que c'est tomber de Carybde en Scylla.

Voilà mon histoire : je serai charmée si elle te divertit ; ce seroit un correctif à la tristesse répandue dans ma dernière lettre ; mais mon Emilie sait pleurer et rire avec moi.

S.

LETTRE III.

LA MÊME A LA MÊME.

Mulbourg, entre Rastadt et Carlsruhe.

En vérité, chère Emilie, si j'aimois le merveilleux, je pourrois donner facilement au journal de mon voyage, la tournure d'un roman, car mon arrivée en Allemagne a été marquée par une aventure assez singulière.

Notre voiture s'est brisée à une demi-lieue d'ici; cet accident nous force à passer la nuit dans le village d'où je t'écris; le plus étrange *qui-pro-quo* a mis le comble à ma mésaventure.

Nous avions dîné à Rastadt, et nous

comptions arriver de bonne heure à Carlsruhe. Le temps et les chemins étoient affreux. Lolotte s'étoit endormie sur mes genoux, et j'avois insensiblement suivi son exemple. Tout-à-coup..... l'essieu crie et se rompt, et une forte secousse m'éveille en sursaut. La voiture étoit renversée et hors d'état d'être menée plus loin, jusqu'à ce qu'elle fût réparée. La frayeur et l'accident me causèrent des douleurs si violentes, que je crus mon terme avancé. Je frémis de l'idée d'un semblable événement sur une grande route, où je me serois trouvée seule et sans secours. J'entendis dire au postillon qu'il n'y avoit plus qu'une demi-lieue jusqu'au premier village, et malgré les représentations de M. de Listenai, je résolus de m'y rendre à pied, aidée de Vinette et de Robert. Je sortois de la voiture, lorsque je

vis arriver un cabriolet qui venoit du côté de Carlsruhe. Le maître ordonna à son postillon d'arrêter, descendit, s'avança vers nous et offrit ses services de la manière la plus polie. Il me força de prendre sa chaise pour me rendre au village, où je voulois aller à pied, et eut l'attention de faire placer Vinette près de moi. Il resta avec mon mari, le postillon tourna bride, et en moins d'un quart-d'heure, j'arrivai dans un mauvais cabaret, la meilleure auberge de l'endroit.

Je me trouvai à peine placée dans un antique, mais commode fauteuil, et entourée de personnes empressées à me servir, que ma frayeur et mes douleurs se dissipèrent à-la-fois.

Sur ces entrefaites, une voiture arrêta devant la maison. Une jeune dame, bien faite, et qui pourroit passer pour jolie, si, un air décidé,

effronté même, ne déparoit sa figure, entra, et vint se placer auprès de moi. En ce moment parut le postillon du généreux inconnu : il venoit me dire qu'il alloit partir avec la chaise pour amener son maître et mon mari. — « Eh ! bon Dieu », dit l'étrangère, en fixant ce garçon d'un air surpris, « c'est Frantz !... « Que fais-tu donc ici ? ton maître « est-il avec toi » ? Frantz resta d'abord immobile d'étonnement, puis se retournant en levant les mains au ciel, « Ah ! mon Dieu », s'écria-t-il, « que va dire Monsieur » ? A ces mots il s'enfuit, et bientôt j'entendis partir la chaise.

« Mademoiselle est Française, me dit la dame, sans paroître avoir entendu l'exclamation de Frantz ? — Oui, Madame. — Vous connoissez depuis quelque temps Rosenthal, ajouta-t-elle en jetant un coup-

d'œil sur ma taille ? — Je ne sais, lui répondis-je en rougissant, de qui vous voulez parler, j'entends prononcer ce nom pour la première fois. — Vous ne connoissez pas ce nom-là ! au moins connoissez-vous assez celui qui le porte, pour le suivre dans ses voyages ?... Vous rougissez, ma belle enfant ! j'ai donc raison ? Avouez cependant que c'est une idée bien ridicule que celle de vouloir conduire en France une Française ? Les deux Nations devroient plutôt faire un échange : que les Françaises viennent dans notre pays, et que les Allemandes voyagent dans le vôtre ; la génération future, en Allemagne, sera moins empésée, moins maussade, et peut-être l'Europe étonnée verra-t-elle enfin des Français raisonnables. » En disant ces mots elle me fixoit en souriant, et sembloit attendre ma

réponse ; mais je me retournai sans rien dire. — Que veut dire ceci, s'écria-t-elle, en me prenant les mains, que signifie cet air méprisant ; ne savez-vous donc pas qui je suis ? Ignorez-vous que j'ai encore des droits sur votre compagnon de voyage ? — Vous êtes certainement dans l'erreur, lui dis-je avec vivacité, je suis Française ; je voyage avec mon mari, et ne connois en aucune manière l'homme que vous venez de nommer. — Quoi ! vous ne connoissez pas le maître de ce garçon qui est venu tout-à-l'heure prendre vos ordres ? — Oui Madame, je le connois depuis trois quarts-d'heure, ma voiture s'est brisée à une demi-lieue d'ici, un hasard heureux l'a conduit vers nous, il m'a offert sa chaise et..... — Elle est vraiment charmante, interrompit cette odieuse femme, n'est-il pas vrai, Mulhau-

sen, dit-elle, en s'adressant à un jeune homme qui entroit en ce moment, c'est une véritable Syrène, avec son air modeste, sa douce voix, ses grands yeux pudiquement baissés, et cette jolie petite bouche qui sait si bien tourner un mensonge. — Madame! m'écriai-je en me levant brusquement..... — Doucement, petite fille, dit-elle, en me retenant; à quoi bon ces grands airs dont je ne suis pas la dupe? Ne me regardez donc pas comme une rivale, mais comme une amie qui veut vous donner de bons conseils, car, malheusement, je connois Rosenthal mieux que vous. Il vous aime à la folie, j'en suis certaine, vous êtes une si charmante créature!.... Quel triomphe pour moi, si je puis lui enlever une pareille maîtresse! Dites-moi avec sincérité, combien vous donne-

t-il par mois ou par an ? — Jétois toujours debout devant elle, et je faisois de vains efforts pour m'échapper. « Je vous prie, Madame, de me laisser sortir, lui dis-je; je ne puis plus long-temps écouter de pareils discours, et encore moins y répondre. — Un peu de patience et moins de hauteur, mon enfant: je vous veux véritablement du bien; répondez-moi sans détour: êtes-vous attachée à Rosenthal par l'intérêt ou par l'amour ? Si c'est le premier motif qui vous guide, quittez ce monstre, suivez-moi en Suisse, je m'engage à vous donner le double de ce qu'il vous a promis; si c'est l'amour, je vous plains, et vous conseille d'étouffer une passion dont les suites ne peuvent que vous être funestes. Vous n'êtes pas la première qu'il ait

séduite, et vous serez abandonnée comme les autres.... ».

Je voulus m'échapper de nouveau; mais en vain. Mulhausen prit inutilement ma défense, et s'attira les propos les plus piquans. Je pleurois de dépit; enfin, poussée à bout, j'appelai ma femme-de-chambre de toutes mes forces.

Vinette accourut à ma voix; la dame allemande parut un peu interdite en m'entendant appeler madame la Comtesse. Elle me rendit la liberté, en me disant, avec un rire moqueur: — Comtesse!.... Vraiment oui,..... à-peu-près comme Rosenthal sera baron à Paris. Je n'entendis point ce qu'elle ajouta; je pris le bras de Vinette, et me pressai de sortir.

J'étois depuis quelques instans dans un cabinet que l'hôtesse ap-

peloit ma chambre à coucher, lorsque mon mari et le jeune inconnu arrivèrent, suivis de notre voiture, que l'on avoit raccommodée à la hâte, en attendant mieux. A peine furent-ils entrés, que j'entendis un grand bruit de voix dans la chambre que je venois de quitter. J'allois envoyer Vinette pour connoître la cause de cette rumeur, lorsque M. de Listenai vint me trouver. « Bon Dieu, me dit-il en entrant, que s'est-il donc passé entre cette dame et vous? c'est une vraie furie »! Je lui rendis compte de la scène qui venoit d'avoir lieu, et cette aventure fut pour lui, comme pour moi, une énigme inexplicable.

Cependant le Comte me quitta pour faire mettre notre voiture en état de nous conduire le lendemain à Carlsruhe. Je barricadai ma porte,

craignant une visite de l'inconnu, et me mis à la fenêtre, où je jouis du délicieux coup-d'œil des environs. Bientôt Mulhausen et Rosenthal (c'est le nom du jeune étranger) entrèrent dans le jardin; ce dernier paroissoit extrêmement animé. Ils approchèrent insensiblement de ma fenêtre, et je pus entendre une partie de leur entretien.

« En vérité, disoit Mulhausen, je n'ai pu l'éviter, et vous me rendriez un véritable service, si vous pouviez lui persuader de retourner à Manheim, ou à Francfort. Elle a appris que je retournois en Suisse, et sur-le-champ elle s'est décidée à faire ce voyage. — A quoi bon tous ces discours, interrompit vivement Rosenthal, l'occasion est favorable. — Point d'emportement, reprit Mulhausen, qui paroissoit plus calme,

j'ai fait une fois cette folie ; mais je vous jure que je ne la recommencerai pas. Je serois d'autant moins excusable, que je ne suis plus amoureux... Et vous même Rosenthal, vous n'aimez plus cette femme ; votre amour-propre blessé s'est caché sous les apparences de la jalousie. Adieu, mon cher Rosenthal, je vais partir seul, et j'espère vous prouver dans peu que j'ai dit la vérité, en vous assurant que les liens qui m'attachoient à Louise sont rompus. En achevant ces mots Mulhausen et Rosenthal s'éloignèrent, et je perdis la suite d'une conversation qui ne m'a donné que de foibles éclaircissemens sur cette singulière aventure.

Mon mari parut une demi - heure après, accompagné de M. Rosenthal. Ce jeune homme venoit s'informer de ma santé et prendre congé de

moi. Il prit le thé et resta près d'une heure avec nous. Son extérieur est agréable, il s'énonce avec grace, et parle avec esprit. Malgré ses efforts pour paroître enjoué, j'ai aperçu en lui un grand fond de tristesse. Ses saillies ressemblent à ces rayons du soleil qui brillent un instant dans un jour pluvieux. Il convint qu'il n'étoit pas heureux. —Croyez, Madame, ajouta-t-il, que je ne mérite pas mon sort, et encore moins la réputation qu'une certaine dame a voulu me faire aujourd'hui. Je l'ai aimée; j'eusse acheté son bonheur au prix de mon sang, et elle m'a rendu malheureux, peut-être pour le reste de ma vie ». Je me hasardai à lui demander le nom de cette dame. « Puisque vous l'ignorez, me répondit-il, permettez-moi de le taire, je ne pourrois le prononcer sans rougir.

Après le départ de M. Rosenthal, j'ai employé ma soirée à t'écrire cette lettre; j'ai écrit en même-temps à mon père, pour l'engager à me rappeler à Paris. Je t'en conjure, mon Emilie, réunis tes efforts aux miens, rends-toi auprès de lui, peins-lui l'état dans lequel je me trouve; dis que je promets de retourner auprès de mon mari, aussitôt après mes couches. Je frémis de l'idée de me trouver loin de toi et de ma famille dans une pareille circonstance.

Parle quelquefois de moi à M. D. pour qu'il ne m'oublie pas entièrement; mille baisers à ta petite famille; donne-moi bien vîte de tes nouvelles.

Ta pauvre Sophie.

LETTRE IV.

E. ROSENTHAL, à son ami W. VERNER.

Carlsruhe.

TU me crois à Strasbourg et me voilà encore à Carlsruhe. Une aventure singulière m'a obligé de revenir sur mes pas. Des affaires importantes m'appeloient à Manheim, mais la crainte d'y rencontrer Louise, me décida à prendre la route de Rastadt. Je n'étois qu'à une lieue et demie de cette ville, lorsque j'aperçus une voiture renversée sur la grande route. J'ordonnai à Frantz d'arrêter, et je vis sortir de cette voiture une jeune dame, pâle, tremblante et s'appu-

yant sur sa femme de chambre. Il faisoit un temps affreux ; je m'empressai de descendre de ma chaise, et l'offris à la belle voyageuse.

Tu connois, cher Wilhelm, la haine que je porte à ce sexe séduisant et perfide. Tu sais combien j'ai à me plaindre de l'amour, et avec quels sermens solennels j'ai renoncé pour toujours à cette douce, mais funeste passion. Eh ! bien, un mot, un regard de la comtesse de Listenai, c'est le nom de cette belle Française, m'ont réconcilié avec les femmes.

Jamais aucune n'a fait sur moi une telle impression. Tu aimes les portraits, Wilhelm, eh ! bien, je vais te faire en deux mots celui de Sophie : elle réunit toutes les perfections que l'on peut désirer dans une femme ; je ne saurois rien ajouter, car il n'est point d'expressions pour rendre fi-

dèlement ces graces touchantes, ce regard plein de bonté et de douceur, cette voix qui émeut, enfin ce charme irrésistible qui inspire l'amour bien plus encore que la beauté.

J'attendis, auprès du comte de Listenai, le retour de ma chaise; lorsqu'elle fut revenue, je lui offris de le reconduire auprès de son épouse. *Frantz*, cependant, me faisoit signe qu'il désiroit m'entretenir en particulier; mais ne jugeant pas qu'il eût rien de bien important à me dire, je lui ordonnai de monter à cheval. Lorsque nous descendîmes de la chaise, ce garçon s'approcha de moi, et me dit à l'oreille quelques mots que je ne pus entendre, tant j'étois préoccupé. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'en entrant dans l'auberge j'aperçus..... Louise et Mulhausen.

Je passe sur les détails de la scène qui suivit cette rencontre. J'entraînai Mulhausen dans le jardin, où nous eûmes une explication fort vive de ma part, mais très-calme de la sienne. Dans mon premier mouvement, je lui proposai de terminer nos longues querelles, en tirant au sort à qui brûleroit la cervelle à l'autre. Il opposa à mon emportement son flegme ordinaire. « La première folie de ce genre à laquelle je me suis laissé entraîner, me dit-il, m'a fait éprouver un trop cruel repentir, pour que je sois tenté de m'y exposer de nouveau ». — Il finit par me déclarer que depuis longtemps Louise lui étoit indifférente, et que c'étoit malgré lui qu'elle l'accompagnoit en Suisse. J'ai appris, en effet, que Mulhausen étoit parti seul

de Manheim. Lorsque notre entretien fut terminé, il monta à cheval et s'éloigna.

Louise, suivant sa coutume, avoit fait une scène désagréable à la comtesse de Listenai; Mulhausen l'avoit défendue, et cette femme emportée étoit dans une fureur inexprimable. Elle finit par nous jurer à tous les deux une haine éternelle, et par me déclarer qu'elle renonçoit à son voyage, pour se rendre directement à Paris. « Je t'y attendrai, me dit-elle, en montant en voiture, je veux m'attacher à tes pas, et empoisonner tous les instans de ta vie. Mon seul plaisir désormais sera de te rendre aussi malheureux que tu le mérites ».

Cette rencontre et les menaces d'une femme capable d'accomplir de semblables projets, m'ont décidé à retourner sur mes pas. Je vais à

Manheim, où je terminerai mes affaires. Ensuite, au lieu d'aller à Paris, comme je me le proposois, je me rendrai dans les provinces méridionales de la France.

J'ai trouvé à Carlsruhe, la belle comtesse de Listenai, parfaitement remise de son accident. Son mari et elle m'ont comblé d'honnêtetés. Chaque instant accroît mon estime pour cette femme charmante. Les graces de son esprit surpassent encore celles de sa personne; mais rien n'égale sa bonté, sa douceur, sa sensibilité. Non, il est impossible de la voir sans l'aimer.... je m'arrête, il me faudroit écrire des volumes, si je voulois te communiquer tout ce qui se passe dans mon cœur. Intéressante Sophie!... ah! je sens que je ne la quitterai pas sans les plus vifs regrets.

Adieu, Wilhelm, je t'écrirai encore de Manheim; mais je ne m'arrêterai que peu de temps en cette ville. Je compte arriver à Bâle dans huit jours, et dire probablement à l'Allemagne un éternel adieu.

ROSENTHAL.

LETTRE V.

SOPHIE A EMILIE.

Manheim.

Nous sommes arrivés hier à Manheim, où nous nous arrêterons quelques jours. Le magnifique pays que je viens de parcourir auroit pu faire diversion à mes chagrins, si l'impitoyable fouet du postillon ne m'eût avertie que chaque instant m'éloignoit de toi. Mon mari m'a fait, avec enthousiasme, observer la richesse de cette contrée, la beauté des villages, la politesse des gens de la campagne et la bonne tenue des troupes. J'ai opposé à ce tablean les

rives de la Seine, Versailles, etc.... « Tout cela étoit fort beau avant la révolution, me dit-il.... — Je crus qu'il alloit vouloir me persuader que la révolution avoit changé le climat de notre patrie; mais il s'arrêta; puis après un court silence: « la France, continua-t-il, en soupirant, est un délicieux pays; c'est un superbe théâtre, mais occupé par de mauvais acteurs qui ne sont pas fait pour une aussi belle décoration ». J'allois répliquer, mais je me tus, en me rappelant cet habitant du village de Montreuil qui, faisant admirer les fruits de son jardin, s'écrioit: « Ah! Messieurs, si vous les eussiez vus avant la révolution »!

Ne déplores-tu pas comme moi, Emilie, les effets de l'esprit de parti qui égare la raison, et trop souvent le cœur. M. de Listenai, avec bien

des défauts qui tiennent à la condition humaine ou aux préjugés du siècle, avoit au moins des qualités essentielles. Il étoit doux, humain, bienfaisant, et il devient fier, dur et pointilleux. Si ma fortune seule l'a décidé à rechercher ma main, sa conduite en cela est consacrée par un malheureux usage, et je ne puis m'en plaindre; car il n'a jamais eu, à mon égard, les procédés qui sont ordinairement la suite de ces sortes d'unions; mais je ne doute pas qu'il ne changeât de manière d'agir, si je laissois entrevoir une opinion opposée à la sienne. Il a servi sa patrie avec honneur; il est vrai que la vanité et l'exemple de la noblesse ont été les mobiles de ses actions; mais qu'importe la cause, quand les effets sont bons et utiles? Les choses ont changé de face, et ses idées, mon-

tées sur un certain ton, n'ont pu changer avec elles. Cette même chimère, qui lui fit faire jadis des actions louables, l'entraîne aujourd'hui dans une démarche dont les suites me font frémir : il lui sacrifieroit, je crois, ses devoirs d'époux et de père, et cependant il est toujours vertueux ; car l'erreur est conviction chez lui. Sois persuadée, Emilie, que si l'on pouvoit lui persuader que sa conduite est en opposition avec ses devoirs, demain M. de Listinai retourneroit en France. Je vous trouve aussi bien injustes, vous autres Parisiens ; est-on le maître de se donner telles ou telles idées ? Il en est des opinions politiques, comme des opinions religieuses ; nous ne sommes libres ni de les prendre, ni de les quitter ; la persécution ne fait qu'accroître l'ardeur

à les conserver; le sang des martyrs enfanta toujours de nouveaux prosélytes.

Mais ma plume indiscrète trotte sur le papier, et les lignes se multiplient sous mes doigts, sans que je t'aie dit un mot de mon voyage. Emilie, ta pauvre amie, au milieu d'une nation étrangère, est condamnée au silence. Mon ame oppressée cherche en vain à se dilater ; et cependant je suis auprès de mon époux ! Hélas ! nos cœurs ne s'entendent pas. Toi seule me restes, et ce n'est qu'en t'écrivant que je puis soulager mes peines. Je continuerai donc à laisser courir ma plume avec la même liberté qui régnoit autrefois dans nos entretiens. Le cœur seul parloit alors, et le cœur seul écrira pour toi.

Si quelqu'*aristocrate* lisoit ce ba-

vardage, il se fâcheroit bien fort contre moi, et il auroit tort; si cette lettre tomboit entre les mains d'un fougueux *démocrate*, il me proclameroit l'ennemie de la patrie, et il auroit tort aussi. Ah! si tous les Français pensoient comme moi, ils étoufferoient bien vîte dans un mutuel embrassement les germes de discorde qui sont sur le point de les armer les uns contre les autres, et de le livrer peut-être aux dangereuses spéculations de leurs ambitieux voisins. Erreur n'est pas crime, dit-on, et je crois que la grande majorité, de part et d'autre, n'a que cela à se reprocher. Que les deux partis se réunissent donc sincèrement, et laissent rugir, à la vue de leur réconciliation, cette tourbe d'ambitieux qui voudroient profiter des discordes civiles pour établir leur empire et leur

fortune sur des ruines et des cadavres. Je sais que vos bonnes têtes raisonnent de tout cela plus savamment que moi; mais je les défie de souhaiter avec plus d'ardeur la prospérité de la France.

Le vicomte de Versac, qui part pour Paris, attend ma lettre, et voilà quatre pages pleines sans que je t'aie dit un mot de mon voyage. Demain je reprendrai tout de bon mon journal. Adieu :

Ta Sophie.

LETTRE VI.

LA MÊME A LA MÊME.

Manheim.

IL faut, ma chère Emilie, que je pense à toi, ou que je t'écrive. Penser me désole, écrire me rapproche mieux : je t'écrirai donc tous les jours; mais toi, méchante, quand me donneras-tu de tes nouvelles?

Depuis que je suis à Manheim, je n'ai encore rencontré personne de connoissance, excepté le chevalier de Mercour, qne j'ai entrevu au spectacle.

Nous avons fait connoissance avec un président du Parlement d'Aix,

qui est venu ici avec ses deux filles. La plus jeune nommée Juliette, m'intéresse vivement, et si mon Emilie pouvoit être remplacée, je donnerois sans balancer la préférence à cette aimable personne; mais elles quittent Manheim dans deux jours. Cependant M. Dorival, leur père, nous a fait espérer que nous le retrouverions à Coblentz, où il compte se rendre, après avoir fait un voyage à Cologne.

Nous avions à Paris une bien fausse idée des émigrés. Nous nous les représentions avec des visages tristes et allongés, ne s'occupant que de spéculations politiques, et ne rêvant que plans de contre-révolution. Eh! mon Dieu, non; ce sont toujours les mêmes Français, vains, légers et frivoles, méprisant le peuple qui leur donne l'hospitalité, et accordant hau-

tement la préférence à leur patrie et à leurs compatriotes. Ils poussent si loin cette inconséquence, que je ne serois nullement étonnée que l'on renouvelât ici la ridicule proposition du père Bonhours : *si un Allemand peut être bel esprit?* Ils courent les bals, les spectacles, les aventures galantes, et doutent trop peu de leur prochain retour, pour interrompre leurs plaisirs par des idées sérieuses. En vérité, je crains bien que cette conduite ne détruise l'intérêt que leur sort avoit d'abord inspiré, et ne lui fasse succéder le mépris de cette nation estimable, à laquelle le clinquant et les grands airs n'en imposent pas. C'est une réflexion que m'a faite M. Dorival : il gémit, avec tout ce qu'il y a de gens sensés, des travers dans lesquels donnent ces étourdis, qui croyent que

l'or qu'ils prodiguent et leur titres, donnent le droit de faire toutes les sottises imaginables.

Mais revenons à mon voyage. Je ne t'ai raconté, depuis mon départ de Strasbourg, que l'accident qui nous arriva sur la route de Carlsruhe et la rencontre que nous avons faite de M. Rosenthal.

Le 11, dès le grand matin, nous avons quitté Strasbourg, et nous sommes entrés à Kehl, après avoir passé le Rhin sur un pont de bateaux. C'est au milieu des ruines de cette forteresse qu'ont été imprimées ces belles éditions des œuvres de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, qui sont dans ta bibliothèque. On dit que Beaumarchais vient de faire transporter cet établissement typographique à Paris. Sous le règne de la chambre syndicale et des censeurs

royaux, cette imprimerie pouvoit tirer de grands avantages de sa position, hors et près la frontière de la France.

Nous avons passé à Rastadt sans nous y arrêter. Cette ville étoit jadis la résidence des princes d'une branche éteinte de la maison de Bade. C'est dans son château que le maréchal de Villars et le Prince Eugène signèrent cette paix qui mit fin à quatorze années de la guerre la plus désastreuse.

Carlsruhe est la première ville qui ait fixé mon attention; elle est la résidence du Margrave de Badè, qui habite un très-beau château. Mon mari a voulu dîner à table d'hôte, mais je ne crois pas qu'il ait eu beaucoup à s'applaudir de cette fantaisie. Nous avons trouvé, avec un véritable plaisir, M. Rosenthal au

nombre des convives. Il a paru lui-même très-satisfait de nous revoir, mais il a mis M. de Listenai de la plus mauvaise humeur, par le récit d'une anecdote sur le *mesmérisme* ou le *magnétisme*.

Il me prend envie de te la raconter; mais avant je ne puis m'empêcher de te faire part de quelques observations que mon séjour en Allemagne m'a fournies. Il est étonnant de voir combien la langue française est répandue dans ce pays; et nous qui sommes si vains de nos lumières, qui ne regardons qu'avec dédain les autres peuples, nous nous bornons à parler, et souvent fort mal la nôtre. Le Français en général, ne seroit-il pas à l'égard des autres nations, ce que sont les habitans de la capitale à l'égard de ceux de la province? Je commence à m'apercevoir qu'il seroit bien utile à mes

compatriotes de voyager plus qu'il ne le font. Ils apprendroient à se défaire d'une foule de préjugés, et de cette présomption qui les rend quelquefois si ridicules aux yeux de leurs voisins. Ils en seroient mieux connus et par conséquent mieux appréciés. Enfin ils emporteroient dans leur patrie des connoissances utiles, des découvertes précieuses dans les sciences et dans les arts. J'ai fait part de mes réflexions au président qui les a trouvées justes. — Je crois, m'a-t-il dit, qu'il existe plus de lumières en Allemagne, et plus d'esprit chez nous; que cette vivacité qui permet aux Français d'effleurer une multitude d'objets, le grand usage de la société qui leur donne la faculté, au moyen de quelques mots techniques qu'ils ont appris, de traiter différens sujets, et de passer rapidement de l'un

à l'autre, les font briller plus que les Allemands, qui, avec de grandes connoissances, n'ont pas aussi bien le talent de les faire valoir. Le président attribue ces avantages aux différentes religions établies et également protégées dans ce pays; à ses excellentes universités, et surtout à la liberté de la presse, plus illimitée qu'en France même.

Je ne prononcerai pas sur la justesse de ces réflexions; de telles matières sont trop abstraites pour moi, je me bornerai à te faire part d'une autre observation plus à ma portée et à la tienne. J'ai été surprise agréablement de voir les demoiselles, même dans la classe bourgeoise, parler le français, et toucher passablement du piano, tandis que dans notre pays elles vivent presque toutes dans une ignorance honteuse. Le piano

est un meuble qu'on rencontre ici dans toutes les maisons. Les jeunes personnes de ce pays m'ont paru mieux instruites de tous les ouvrages de notre sexe et des détails du ménage ; leur vie, jusqu'à l'époque du mariage, est un noviciat continuel de l'état de mère de famille.

Mais j'ai été entraînée par mes réflexions ; il est trop tard pour commencer mon anecdote *mesmérique* ; demain, je tiendrai ma parole.

SOPHIE.

LETTRE VII.

La même a la même.

Manheim.

Voici, chère Emilie, l'anecdote que je t'ai promise dans ma dernière lettre. Je ferai parler M. Rosenthal, en conservant, autant qu'il me sera possiple, ses propres expressions ; car il s'énonce en français avec autant de grace que de facilité.

« L'espoir de trouver sous le beau ciel de la Provence un remède contre une sombre mélancolie, qui me menaçoit de la consomption, me décida, il y a quelques années, à passer dans le midi de la France. J'étois à peu de

distance de Carlsruhe, et je traversois la forêt, lorsqu'une chaise de poste croisa la mienne. Une voix crie à mon postillon d'arrêter : il obéit. Un inconnu se présente devant moi, en me demandant si je n'allois pas à Carlsruhe ? — Je réponds brusquement : je vais en Provence chercher des secours contre un ennemi qui s'acharne à me poursuivre. De grace, ne m'arrêtez pas plus longtemps, car je tremble que la mort ne m'atteigne avant que je sois arrivé sur cette terre promise. — Un mot seulement, reprit l'inconnu; voyez cette jeune personne ; son âge, sa beauté, son état (elle étoit enceinte), ne vous intéressent-ils pas ? Je l'ai rencontrée seule, égarée au milieu de cette forêt, je l'ai reçue dans ma voiture; mais des affaires pressantes m'appellent à Manheim, et je me

porterois le plus grand préjudice en la conduisant jusqu'à Carlsruhe. Voudriez-vous avoir la bonté..... — Cela ne se peut, m'écriai-je, en faisant signe au postillon de fouetter ses chevaux, et je m'éloignai rapidement ».

« J'arrivai le surlendemain à Strasbourg. C'étoit à l'époque de la fureur du magnétisme ; j'étois très-malade, je le croyois, au moins, et c'est à-peu-près la même chose : mon humeur hypocondriaque me montroit sans cesse la tombe ouverte sous mes pas ; je languissois dans cet état depuis un an. Jugez avec quels transports de joie j'appris les merveilles du mesmérisme, et avec quel empressement je m'informai de l'adresse d'un des plus fameux magnétiseurs ! Je cours chez le nouvel Esculape, bercé des plus douces espérances : je suis in-

troduit sur-le-champ. On me place dans un fauteuil, auprès d'un petit lit dont les rideaux sont à demi fermés, et sur lequel repose un homme endormi. Quel est mon étonnement d'entendre le dormeur me dire, sans attendre que je le questionne. — Monsieur est Allemand, se nomme Rosenthal, est né à Francfort-sur-le-Mein le 21 juillet 1767. Le motif qui le conduit ici est le désir d'être guéri d'une maladie de langueur qui l'a déterminé à faire le voyage des provinces méridionales de la France. Son mal seroit facile à guérir, si sa conscience ne se trouvoit chargée d'un crime affreux. Une jeune femme enceinte est expirée, par sa faute, de froid et de misère, au milieu d'une forêt. A ces terribles paroles, un frisson mortel parcourut tout mon corps, et j'eus à

peine la force de balbutier quelques mots pour excuser mon action. — Il n'est pas en mon pouvoir de guérir son mal, continua le somnambule ; mais qu'il se transporte à la cathédrale ; qu'il monte au sommet de la tour, là il trouvera le premier des biens, celui après lequel des milliers d'hommes soupirent vainement.... Je veux me réveiller ! — Ici finit le discours du somnambule ; je sortis, dans la plus cruelle anxiété.

« Je marchai long-temps indécis, ne sachant si je suivrois la singulière ordonnance de mon guérisseur. Comment cet homme, disois-je en moi-même, connoîtroit-il mon nom, le lieu et le jour de ma naissance, mon aventure sur la route de Carlsruhe, si l'excellence de son art ne lui avoit fait découvrir toutes ces choses? Vous riez, Messieurs, c'est sans doute de

ma crédulité, j'en ris moi-même à présent; mais songez que j'étois malade, et que mon esprit l'étoit plus que mon corps.

« Ebranlé par ce raisonnement; presque convaincu par le désir ardent de recouvrer la santé, je m'acheminai vers la cathédrale, en souriant intérieurement de la singulière démarche que j'allois faire. L'amour-propre combattoit ma résolution: mais je crus pouvoir tenter à Strasbourg, où je n'étois pas connu, ce que je n'aurois jamais essayé dans ma patrie, et je précipitai mes pas. Arrivé au pied de la tour, j'hésitai encore un instant, et je finis par me faire conduire vers l'escalier. Je montai péniblement, et parvins, avec une peine infinie, sur la plate-forme; je m'assis, hors d'haleine et rendu de fatigue. Loin de sentir diminuer

mon mal, j'éprouvai, au contraire, une foiblesse excessive, et même des vertiges qui me firent maudire le magnétisme et ma sotte confiance. La facilité avec laquelle une partie des hommes trompe l'autre, fut le texte d'une profonde méditation à laquelle je me livrai. Je me disposois à descendre, après m'être un peu remis, lorsque je vis s'avancer à ma rencontre un homme envelopé dans un manteau qui lui cachoit la moitié du visage.... »

Mais on m'appelle pour me conduire au spectacle. Au premier courier, la suite du récit de M. Rosenthal. Je vois déjà ton impatience; si j'étois coquette en amitié, tu pourrois regarder cette suspension comme un moyen de te faire désirer ma prochaine lettre. Mais il me faut te quitter. Adieu, Emilie, adieu, pares-

seuse. J'espère être dédommagée de ton silence à mon arrivé à Coblentz, où tu adresseras dorénavant tes lettres. A l'empressement que témoigne mon mari, il paroît que nous ne ferons pas un long séjour ici et dans les villes que nous traverserons. Mille tendres baisers à ta petite famille ; aime et plains ta pauvre

SOPHIE.

LETTRE VIII.

LA MÊME A LA MÊME.

Manheim.

DANS quelques heures, chère Emilie, nous nous embarquerons sur le Rhin, et ces heures t'appartiendront, comme toutes celles dont je puis disposer. Après t'avoir expédié ma dernière lettre, j'ai été au spectacle, et le temps que j'y ai passé est celui dont j'ai le moins à me plaindre depuis mon départ de Paris. Je connois très-peu la langue du pays; mais la beauté des décorations, un orchestre excellent, et surtout le jeu des acteurs, m'ont confirmé ce qui m'avoit

été dit de l'état de perfection auquel le baron de Dalberg a porté le théâtre de cette ville. Amateur éclairé des beaux arts, ce seigneur les cultive avec succès. J'ai particulièrement distingué sur la scène M. Ifland et mademoiselle Withæft. M. Ifland a mérité le titre de Molière de sa patrie. Il est à-la-fois un des premiers acteurs de l'Allemagne et un de ses auteurs dramatiques les plus estimés. Le jeu de ces artistes étoit si naturel, si expressif, qu'aidée seulement de l'analyse que l'on m'avoit faite de la pièce, j'ai compris la plus grande partie du dialogue. On jouoit l'*Enfant de l'Amour;* j'ai eu la satisfaction de voir l'auteur; c'est M. Kotzbue, un des littérateurs les plus distingués de l'Allemagne.

Revenons à la table d'hôte de Carlsruhe et au récit de M. Rosen-

thal. J'en étois, je crois, à l'apparition d'un inconnu, sur la tour de la cathédrale.

« Monsieur, me dit-il, est sans doute monté ici pour jouir de la beauté du coup-d'œil? — Non monsieur, lui répondis-je sans lever les yeux. — Vous avez tort, ce point de vue est admirable, et Strasbourg..... — renferme, comme bien d'autres villes, des fripons adroits qui établissent leur revenu sur la crédulité des sots. — Vous paroissez piqué et vous avez encore tort. On vous a fait espérer que vous rencontreriez ici le premier des biens.... — Et où est-il? m'écriai-je vivement, en fixant sur lui mes regards surpris. — Un ami, s'écria à son tour l'inconnu, en jetant son manteau, un véritable ami n'est-il pas le premier des biens? — Je demeurai un instant immobile et muet

d'étonnement; je cherchai en vain à démêler dans les traits de cet inconnu, ceux d'un ami. — Verneck, continua-t-il, est donc entièrement effacé de ta mémoire ? Verneck, l'ami de ton enfance.... — Verneck ! m'écriai-je ; et nous nous embrassâmes avec transport.

« Après les premiers épanchemens, Verneck me proposa de dîner avec lui. Je me rendis à son invitation avec d'uatant plus de plaisir, que je savois qu'il avoit exercé avec distinction, en Hollande, la profession de médecin. Je voulus m'en tenir à mon régime ordinaire, et malgré l'appétit dévorant que m'avoit donné ma promenade, je me proposois de faire mon dîner d'une aîle de volaille, arrosée de quatre ou cinq verres d'eau ; mais Verneck se moquoi de mon régime, et me força de manger

avec lui d'un excellent jambon de Westphalie, et de boire quelques rasades d'un très-bon vin vieux du Rhin. Je me trouvois bien hardi de faire un pareil repas et je frémissois, malgré les assurances du docteur, en songeant aux suites qui pouvoient en résulter. Les miracles du magnétisme furent, pendant ce dîner, le sujet de notre conversation. Lorsque nous fûmes sortis de table, Verneck, me prit par la main, et avec une gravité qui me surprit, il me pria de l'accompagner dans une pièce voisine. La porte s'ouvre et.... je ne suis pas peu surpris de me trouver dans a même chambre, vers le même fauteuil où j'avois entendu le matin les oracles du somnambule. — Où suis-je? m'écriai-je! Verneck ne me répondit que par un grand éclat de rire; et pour couper court,

Messieurs, mon ami étoit le somnambule qui m'avoit fait monter sur la plate-forme du clocher de la cathédrale.

« Je rougis de dépit et de honte, et je ne pus m'empêcher de lui faire quelques reproches; il n'y répondit que par de nouveaux éclats de rire; et après m'avoir fait asseoir dans ce même fauteuil où j'avois si ridiculement figuré; il me parla ainsi:

« Tu sais, mon cher Rosenthal, « que j'exerce en Hollande la pro- « fession de médecin. La renommée « répandit tout-à-coup dans nos ma- « rais, le bruit des prodiges du ma- « gnétisme. J'eus alors quelques « scrupules de me laisser guider par « les principes toujours incertains de « la médecine, tandis qu'un bien- « faiteur de l'humanité venoit de dé-

« couvrir un moyen prompt et infail-
« lible pour guérir toutes les mala-
« dies. Je partis pour Strasbourg, et
« me rangeai humblement parmi les
« disciples des adeptes du grand œu-
« vre. Mon but étoit de profiter de
« cette nouvelle découverte pour le
« salut de mes semblables, si elle
« étoit utile, ou de démasquer les
« magnétiseurs, s'ils n'étoient que
« des charlatans, et c'est ce dernier
« parti que je vais prendre. La vogue
« du mesmérisme, mon cher Ro-
« senthal, n'a d'autre fondement que
« l'amour du merveilleux, qui fera
« toujours préférer aux hommes,
« les charlatans aux philosophes, les
« idées nouvelles ou singulières, qui
« flattent leur imagination, à la véri-
« té parée de ses seuls attraits ».

« Je vois à présent, lui dis-je, qu'il

n'a pas été difficile au somnambule d'indiquer avec précision, mon nom, le jour et le lieu de ma naissance; mais l'aventure de la jeune fille?

« La chose est toute simple, re-
« prit Verneck, et elle cessera de t'é-
« tonner, quand tu sauras que c'é-
« toit moi qui conduisois cette jeune
« personne que tu refusas de pren-
« dre dans ta chaise. Mon premier
« mouvement fut de me faire con-
« noître, mais je préférai me réser-
« ver le plaisir de te causer une sur-
« prise à ton arrivée à Strasbourg.
« Cette demoiselle à qui, chevalier
« discourtois, tu refusas si déloya-
« lement des secours, est une de nos
« plus fameuses prophétesses. Sa
« trop grande ferveur pour le grand
« œuvre l'oblige à faire une retraite
« de quelques mois loin des médi-
« sans. L'humanité, et surtout l'hon-

« neur de la société, ont décidé mes « confrères à prendre pour elle les « mesures que la prudence com- « mande en pareil cas, et j'ai été, « bien malgré moi, obligé de con- « duire cette imprudente sœur à « Carlsruhe ».

Je sais, mon Emilie, qu'en te faisant part de cette anecdote, je m'expose à une querelle avec ton mari, que l'on m'a dit avoir été, ainsi que le mien, ami et partisan de Delon; mais voici de quoi nous réconcilier. Il est permis à M. Rosenthal de penser ce qu'il voudra du *magnétisme;* mais pour moi, j'ai pour principe de respecter infiniment tout ce que je ne comprends pas, et de ne jamais me brouiller avec aucune secte politique, académique, religieuse, philosophique, etc., etc., parce que toutes prêchent et observent la tolérance.

Mais j'oublie qu'il faut partir et m'embarquer sur le Rhin. Adieu, Emilie,

Ton amie, SOPHIE.

LETTRE IX.

LA MÊME A LA MÊME.

Oppenheim.

OPPENHEIM est une petite ville sur la rive gauche du Rhin, et n'a rien d'agréable que sa position, nous ne comptons nous y arrêter que quelques heures, et me voilà déjà la plume à la main pour t'écrire. Je veux que tu rougisses de ta paresse, et que chaque matin mademoiselle Morand te donne, à ton réveil, une lettre de moi. Voilà une attention que, j'espère, tu sauras reconnoître. Je continue mon journal.

De Carlsruhe, nous nous rendîmes à Heidelberg. C'est une assez jolie

ville, située sur le Necker et fameuse en Allemagne, par son université. On y remarque un château en ruines, dont un bon Allemand n'envisage jamais les débris sans fulminer contre les Français qui l'ont détruit sous le règne de Louis XIV. J'ai inutilement épuisé toute mon éloquence pour prouver à notre conducteur qu'il avoit tort d'étendre sa haine, contre les destructeurs de ce château, jusqu'à leurs descendans.

Les Français ont cependant respecté la fameuse tonne de Heildelberg. Ce singulier monument est digne..... j'allois dire une méchanceté ; mais en vérité un pareil tonneau est bien fait pour persuader à un voyageur que c'est avec justice qu'on reproche aux Allemands d'être les vrais fils de Noé. En effet, cette tonne est d'une telle dimension, que

quinze personnes peuvent dîner sur la plate-forme qu'on y a pratiquée, et que, la table levée, on peut y donner bal. Au reste, ce tonneau gigantesque est à sec depuis long-temps.

On trouve dans les environs de Heidelberg une position digne d'être comparée aux plus beaux sites de la Suisse. Cet endroit se nomme le *Wolfsbrun*, ce qui signifie en français la fontaine du loup.

Nous partîmes le lendemain de Heildelberg pour nous rendre à Manheim, qui n'en est distant que de quatre lieues. Nous avons laissé sur notre gauche les délicieux jardins de Schwetzingen, qui appartiennent à l'électeur Palatin. J'aurois vivement regretté de ne les avoir pas vus, si mon mari ne m'eût promis de m'y conduire au printemps prochain, lors de notre retour en France.

Tous les voyageurs ont dit de Manheim, que cette ville est jolie, que ses rues sont tirées au cordeau, qu'elle renferme de beaux édifices, et j'ai trouvé qu'ils ont dit vrai.

On m'a parlé avec les plus grands éloges d'un cabinet d'histoire naturelle, d'une galerie de tableaux et d'antiques, d'une belle bibliothéque; mais à mon grand regret, je n'ai pu vérifier si ces éloges étoient mérités. J'espère visiter ces précieuses collections, lors de mon retour à Manheim.

Adieu, paresseuse cousine, dans l'instant nous partons pour Mayence.

Ta SOPHIE.

LETTRE X.

LA MÊME A LA MÊME.

Mayence.

APRÈS une navigation de deux jours sur le Rhin, nous sommes heureusement arrivés à Mayence, ma chère Emilie. Quel spectacle, à la fois riant et majestueux, présente ce fleuve dans son cours! Quand nous partîmes, un léger brouillard déroboit à la vue une foule de petites îles qui s'offrant à nos yeux, aux premiers rayons du soleil, parurent sortir tout-à-coup du sein des ondes. En voyant ces îles charmantes, je n'ai pu me défendre du désir d'y passer le reste de ma vie avec toi et loin du reste des hommes.

Pourquoi, Émilie, lorsque nous nous livrons aux prestiges de notre imagination, nous plaisons-nous à isoler notre existence de la foule? Pourquoi notre pensée va-t-elle chercher le bonheur dans un réduit ignoré? Est-ce instinct; est-ce le sentiment des maux que nous avons éprouvés ou que nous avons vu souffrir aux autres, qui nous éloigne de la société? L'homme est-il donc si méchant qu'il faille le fuir pour être heureux? La nature, par cette secrète aversion, n'indique-t-elle pas combien sont éloignés de sa volonté ces immenses rassemblemens d'hommes qu'elle destina à vivre en familles séparées, uniquement occupées de la culture de leurs terres et de l'éducation de leurs enfans? (1)

---

(1) Le monde est pour ceux qui suivent les

Ce n'étoit pas sans peine que mes yeux se détournoient de ces îles, dont quelques-unes sont habitées, pour se reporter sur les rives du fleuve, qui ne laissent cependant pas que d'être fort agréables. Des villes, des bourgs et des villages se présentoient tour-à-tour à mes regards. L'industrieuse activité anime partout ces tableaux : là, le cultivateur laborieux, en recueillant le fruit de ses travaux, fait retentir l'air de chansons joyeuses ; ici le matelot, a la voix du commerçant, charge les bateaux des productions de sa patrie, ou débarque les productions étrangères reçues en échange. Quelquefois l'aspect mé-

---

cours ou peuplent les villes. La nature n'est que pour ceux qui peuplent les campagnes ; eux seuls vivent, eux seuls, du moins connoissent qu'ils vivent. *La Bruyère, chap.* 12.

lancolique d'un couvent rappelle à l'esprit des souvenirs à-la-fois tristes et attachans. Le Rhin offre un superbe canal, couvert de bateaux, dont quelques-uns fuyant avec rapidité, vont se perdre dans ces légers nuages qui bordent l'horizon. A la droite du fleuve s'élèvent ces hautes montagnes, autour desquelles se dessine la route du Brisgaw et de la Suisse.

Parmi les villes qui bordent cette partie du cours du Rhin on remarque Worms, ville épiscopale, dont l'Evêque est en même-temps le souverain. Cette accumulation de bénéfices n'est pas très-canonique, ni ce règne temporel des Evêques bien dans l'esprit de l'Evangile.

Quel ravissant spectacle s'offrit à mes yeux lorsque j'arrivai à Mayence! Mais hélas! tu n'étois pas là, et ma

joie fut incomplète. Je vais cependant te faire une esquisse de ce tableau. Place-toi avec moi au milieu du Rhin. En jetant nos regards vers la rive gauche, nous découvrons *la Favorite*, maison de plaisance de l'Electeur ; *la Chartreuse*, Weisnau, village aux portes de Mayence, que l'on voit enfin dans une belle plaine, bordée de hauteurs bien cultivées et remplies de villages. A droite, nous voyons Cassel qui, bâti en face de [illegible] sur la rive opposée, lui sert comme de faubourg ; ce village, plus loin dans la plaine, est *Costheim*, et ce bourg, si agréablement situé au milieu de ces côteaux, est *Hocheim* (1). Arrêtons notre vue sur

(1) La *Favorite* et *la Chartreuse*, ont été renversées de fond en comble, par les Français en 1792 ; leurs débris on servi à bâtir les for-

cette superbe nappe d'eau formée par le confluent du Mein qui, venant de Francfort, se jette dans le Rhin, en face de Weisneau. Que cette immense horizon encadre bien ce tableau! qu'il est bien éclairé par ce beau soleil, dont les rayons se réfléchissent sur cette glace unie! Comme tout cela est animé par cette foule, sans cesse renaissante, qui se presse sur le pont, sur les quais, autour des bateaux qui abordent ou qui vont s'éloigner!

O! mon amie, l'être insensible à tant de beautés est bien malheureux! la nature est une mère tendre; elle offre à tous ses enfans infortunés les plus douces consolations.

---

tifications de *Cassel*, *Costheim* et *Weisnau* ont été presque entièrement détruits par l'armée alliée en 1793.

Emilie, lorsqu'assise sur le gazon, tu rêves à l'ombre d'une forêt, ne sens-tu pas comme moi, ton sang se rafraîchir, ta respiration devenir plus libre et tes idées prendre une teinte plus douce ? . . . . ô Philosophie, que tes ressources sont foibles contre les atteintes du sort ! oui, quand, triste et pensive, je vais loin du tumulte rêver à mes malheurs, si mes pas sont arrêtés par le cours d'un ruisseau, la vue de son onde argentée, son doux murmure, suspendent le sentiment pénible qui m'occupoit; cette eau fugitive, en m'offrant une image de la rapidité du tems, me rappelle que nos peines ont un terme et qu'elles sont emportées, ainsi que nos plaisirs, avec une égale vîtesse. Il s'élève aussi du sein de l'onde une vapeur bienfaisante qui calme les orages

de l'ame, la jette dans une espèce de sommeil et la fait rêver doucement.

Mais hélas! je m'égare.... C'est que depuis long-tems le bonheur n'est qu'un songe pour moi et que j'aime à le retrouver dans les peintures que mon imagination se plaît à créer. Hommes du monde! ceci ne s'adresse point à vous; Emilie m'entendra, c'est pour elle seule que j'écris. Jadis, dans les bras de l'amitié, à la vue des beautés de la nature, j'oubliois et mes chagrins et ceux qui les avoient causés.... Emilie!.... le souvenir de ce tems heureux fait couler mes pleurs, ces larmes sont douces.... elles font un bien!.... Adieu.

LETTRE XI.

Le Chevalier de MERCOUR, à son ami SAINVAL.

Manheim.

TU m'as dit vrai, mon gros Epicurien, les plaisirs ont resté à Paris et n'ont pas suivi en *Germanie* cette foule de leurs adorateurs qui sont venus s'y réfugier. C'en est fait, je me le tiens pour dit, *hors Paris, point de salut.* Je commence même à croire que, loin des rives de la Seine, nos Français ne sont plus dans leur élément, car je les trouve tous ici d'une bêtise assomante.

J'ai rencontré l'autre jour ton

élégant petit cousin, le marquis de Fontanges; il a pris ici une teinte plus forte de suffisance. Il est venu en Allemagne, dit-il, pour défendre son Roi qui est à Paris, et soutenir la cause de la Religion, lui qui fit toujours parade de ne pas croire en Dieu. Je crois que la mode d'une part, la crainte de ses créanciers de l'autre, ont procuré aux bons Germains l'avantage de posséder le Marquis. Voici la conversation que nous eûmes ensemble.

—Parbleu! c'est le Chevalier.... d'honneur, je suis ravi de te voir.... j'aurois parié mes chevaux que c'étoit une calomnie. — Eh! quoi donc, mon cher Marquis? — On disoit hier que tu retournois en France. — Vraiment! — C'est singulier, il y a des gens qui se plaisent à faire les contes les plus ridi-

cules . . . — Et qui n'ont pas l'esprit de les rendre croyables. — Au fond Chevalier, je conviens de bonne foi que ce train de vie commence à m'ennuyer furieusement; dis-moi, crois tu que Paris puisse long-tems exister sans nous? — impossible, mon cher Marquis, impossible! Paris ne peut exister sans gaîté, et comment y riroit-on depuis que tu n'y es plus? — Impossible! comme tu dis. Tiens, je parie mes chevaux que celles de nos jolies femmes qui ont eu l'entêtement d'y rester sont déjà mortes de vapeurs, et qu'à l'exception des fiacres et des demi-fortunes, on ne rencontre plus une seule voiture dans la capitale. L'herbe va croître dans les rues, les filles sècheront, et les spectacles. . . . — Oh! pour les spectacles, c'est différent! — Comment cela? — Tu ignores donc

la grande nouvelle ? Je veux être damné.... — Quoi ! tu ne sais pas que *l'Opéra*, *les Bouffons*, *les Italiens* et *les Français* sont arrivés à Coblentz ? On ajoute même qu'on y attend les *grands danseurs du Roi*. — Ah ! chevalier, que me dis-tu là ? ... mais je n'en savois par le premier mot. — On assure encore que l'Electeur a cédé son Palais pour y établir les quatre grands Théâtres et qu'il a pris pour son compte La M.. R... et une demi douzaine de figurantes. — Quel conte, mon ami ! Un homme de son état, de son âge et avec une réputation de vertu... — C'est pourtant un fait que me mande mon oncle le Commandeur, et je vole à Coblentz. Nos nymphes de l'Opéra ont bouleversé déjà cette ville : moines, abbés, séculiers, tout jusqu'aux vieillards s'empresse de leur

offrir l'or et l'encens: c'est un vrai délire et Coblentz est devenu une seconde Cythère. — La M . . . ! parbleu, je le crois bien . . . Mais, Chevalier, c'est que c'est incroyable ! Ah ! ça, je puis compter sur ce que tu me dis-là ? — Comme sur mon amitié, Marquis.

Et mon Marquis de répandre cette nouvelle dans Manheim ; de vouloir parier ses chevaux avec tout le monde, et de prendre la poste le lendemain pour Coblentz dont il scandalise peut-être en ce moment les habitans en cherchant la M... chez Monseigneur de Trêves.

Oui, mon cher Sainval, c'est un parti arrêté, et j'espère t'embrasser bientôt à Paris. Tu connois mes principes; le plaisir est la divinité à laquelle je veux sacrifier jusqu'à mon dernier soupir. Eviter la peine,

chercher des sensations agréables, voilà ma Philosophie. C'est la pierre de touche à laquelle je juge si une entreprise est folle ou raisonnable,

Que m'importe à moi, qui gouverne le monde! Que m'importe par quelles lois seront régis les troupeaux qui le peuplent; jouir, voilà ma devise, que l'ambition, la vanité, l'avarice tournent toutes les têtes; les nôtres, ami, sous l'égide de la philosophie, seront exemptes de l'épidémie générale. Que je hais ces dissertations politiques, ces cris, ces fureurs! les insensés! ils ne voyent pas qu'ils perdent à projeter les courts instans qu'ils pourroient employer à jouir. Il m'est indifférent de porter tel nom ou tel habit pour entrer dans le temple du bonheur; mon ambition se borne à brûler chaque jour mon encens sur ses autels.

Depuis long-tems nous ne connoissons de priviléges sur la terre que l'esprit et la beauté. Tant que le Champagne et le Bourgogne enrichiront mes celliers, tant que mes bosquets me prêteront leur ombrage et qu'une *Iris* aux yeux bleus daignera y venir se couronner avec moi de pampre et de myrthe, mes désirs seront satisfaits. Gloire! grandeurs! on ne vous achète qu'au prix de son repos; pour moi, satisfait désormais de la fortune,

« On me verra dormir au branle de sa roue ».

La douleur et l'ennui, voilà nos seuls, nos véritables ennemis; vivre heureux, voilà la première, l'unique loi, que le créateur donna aux hommes; et j'irois me troubler l'esprit par d'importantes bagatelles?..... Nouveau Don Quichotte, j'irois,

le casque en tête, l'épée au poing, me faire estropier pour des moulins à vent, ou pour des gens que je ne connoîtrai jamais!.....

Sainval, la vraie sagesse est de se laisser aller doucement au courant qui nous entraîne, et de semer ce court passage de plus de fleurs que nous pourrons. Avec combien de hochets n'amuse-t-on pas l'imbécile et malheureuse humanité! Vertu, religion, gloire, honneurs, brillans talismans qui l'ont livrée pieds et poings liés aux mains de quelques fourbes adroits, qui n'ont recueilli de leur adresse que des maux égaux à ceux qu'ils ont fait naître. Ils sont obligés de porter eux-mêmes une partie des fers qu'ils ont forgés pour les autres; l'ambition, l'avarice, les soucis, inséparables des grandeurs, vengent bien ceux qu'ils trompent ou qu'ils

oppriment. Que me veulent ceux-ci, avec ces droits pour lesquels ils prétendent armer toute la terre? Je n'en connois qu'un seul, commun à tous les hommes, celui d'être heureux; et pour en jouir, est-il besoin de titres. Que prétendent ceux-là, avec cette liberté, dont ils font tant de bruit ? Les insensés! La raison seule nous rend vraiment libres en nous affranchissant du joug des passions et des préjugés plus tyranniques cent fois que tous les despotes du monde.

La vie est un court sommeil et nos vœux devroient se borner à la voir remplie de rêves agréables. Quelle est cette fermentation qui règne dans notre patrie et qui menace le reste de l'Europe? la question se réduit à savoir qui sera assez malheureux pour être chargé du pénible soin de

commander à ses semblables; et moi je suis surpris que ce ne soit pas la raison contraire qui les arme les uns contre les autres. Et il se trouve des hommes assez insensés pour sacrifier leur tranquillité, leur vie même, pour le choix d'un maître!... Que ces ambitieux se battent entre eux pour l'empire, puisqu'ils veulent règner, soit: mais nous!... disons comme cet âne de la fable, âne plus sensé que beaucoup d'hommes.

« Me fera-t-on porter double bât, double charge;
« Et que m'importe alors à qui je sois?

Quand deux nuages qui se balancent dans les airs sont poussés l'un contre l'autre par des vents contraires, ils se choquent, l'éclair luit, sillonne leurs flancs, et la foudre gronde; le sage alors se retire à l'écart, entre

sa bouteille et sa douce amie, et attend le retour du beau tems.

Mais l'épidémie me gagne: je viens, il me semble, de raisonner. Il vaut mieux en rester là. Adieu.

Le Chevalier DE MERCOUR.

LETTRE XII.

SOPHIE A ÉMILIE.

Mayence.

ÉMILIE, ne me gronde pas d'avoir fini si brusquement ma dernière lettre; c'est une foiblesse, j'en conviens, mais n'est-elle pas excusable? ô doux empire de l'imagination! c'est toi qui charmes mes ennuis, qui rapproches les distances des tems et des lieux! Bercé mollement dans tes bras, l'infortuné retrouve quelquefois un instant de félicité.

Où en suis-je restée de ma relation? à mon arrivée à Mayence, je crois. Que t'en dirai-je? Le premier coup

d'œil que je jetai sur cette ville ne lui fut pas favorable. Après avoir contemplé le délicieux tableau que présentent les environs, l'aspect de la plus belle ville m'eût paru mesquin; mais le lendemain, Mayence fit sur moi la même impression. On y rencontre cependant de beaux édifices, entre autres le palais électoral, le palais de l'ordre Teutonique, l'arsenal et plusieurs hôtels appartenant à différens princes ou seigneurs allemands. Parmi ces édifices celui qui m'a fait le plus de plaisir est la prévôté (1). Il a été bâti par le comte *Damian de Laleyne*, grand prévôt de Mayence, et fait un honneur infini à son goût. Paris n'offre

(1) Cet édifice a été entièrement ruiné avec une partie de la ville de Mayence, lors du bombardement de 1733.

rien de plus frais et de mieux fini. La grande rue, terminée par une place entourée de chaînes de fer, mérite également d'être vue.

On nous a conduits ce matin à la bibliothèque électorale. Les salles sont fort belles; mon mari y a compulsé plusieurs livres et manuscrits; il s'est surtout extasié à la vue d'un des plus anciens monumens de l'imprimerie. C'est une bible de Guttemberg (1). Pendant ce tems ta Sophie, appuyée sur un balcon, jouissoit à sa manière. Le même tableau qui m'avoit causé une si vive admiration à mon arrivée, se déployoit sous mes yeux avec bien plus de ri-

(1) *Guttemberg*, l'inventeur de l'Imprimerie. Il étoit de Mayence, et cette ville fut le berceau de la Typographie.

chesse, à cause de la position élevée où je me trouvois.

Mr. de Listenai est allé au spectacle, mais comme on ne rencontre pas partout des *Ifland*, je suis restée seule à l'auberge. Seule! .... oh! non, mon Emilie étoit avec moi. C'est avec vérité que je puis répéter ce mot d'un philosophe; « Je ne suis jamais moins « seule que lorsque je suis seule. « Mon mari attribue à un mouvement d'humeur mon refus de l'accompagner au spectacle, il a tort. J'ai eu à essuyer de sa part un trait de vivacité, et voici ce qui y donna lieu.

Il s'est amusé ce matin à me montrer sur la carte, la situation respective des différens cercles de l'Empire; l'orsqu'il arriva à celui de *Franconie*, il me dit que ce fut de cette contrée que sortirent les *Francs*

qui conquirent les *Gaules*. « Les vainqueurs, continua-t-il, se partagèrent leurs conquêtes et telle est l'origine de la noblesse française. Insensiblement les villes, bourgs et villages se rachetèrent de la servitude à laquelle leurs vainqueurs les avoient réduits; nos rois favorisèrent en cela de tout leur pouvoir le tiers-ordre, composé des descendans du peuple vaincu, afin de l'opposer à des vassaux assez puissans pour leur faire quelquefois la loi. Depuis, le goût du luxe et la corruption des mœurs achevèrent ce que la politique des rois avoit commencé ». — Si cela est ainsi, répondis-je sans aucune intention de de l'offenser, l'expulsion des descendans de ces vainqueurs par les descendans du peuple vaincu, après un règne de quatorze cents ans, et leur retour dans les mêmes lieux d'où ils

sont sortis, est un sujet digne des réflexions d'un philosophe. Les habitans de la Franconie devroient recevoir ceux qui composent la noblesse française, comme autant de compatriotes. »

A ces mots la figure du Comte devint sévère ; et cet homme, qui se pique d'avoir pour les femmes, même pour la sienne, les attentions les plus délicates, s'emporta d'une manière effrayante. Je fis tous ce que je pus afin de l'appaiser, je convins de mon tort et le priai de croire que cette observation m'étoit échappée sans que j'y eusse réfléchi. Cet incident ne vient il pas à l'appui de ce que je te disois des funestes effets de l'esprit de parti ?

Les émigrés affluent à Mayence. J'ai vu hier la belle financière, Mde. Dupin. Elle m'a donné *sa parole*

d'honneur que l'Allemagne est *du dernier maussade*, qu'on parle, à la vérité, *français* dans les cercles, mais qu'on a conservé le *ridicule* usage de jouer la comédie en allemand ; qu'elle est *excédée* de la vie qu'on mène dans ce pays, et que si la *décence* permettoit à *des gens comme il faut* de retourner en France, elle seroit déjà à Paris. Voilà une nation bien jugée ! si je regrette Paris, c'est par des raisons différentes de celles qu'allégue Mde. Dupin. Dans toute autre circonstance, j'aurois vu l'Allemagne avec autant de plaisir que d'intérêt.

Mais, voilà mon mari de retour avec plusieurs personnes de connoissance qu'il a trouvées ici. On m'arrache la plume des mains, Adieu, Emilie.

SOPHIE.

LETTRE XIII.

Le Chevalier de Mercour,
à son ami Sainval.

Manheim.

Quel malin génie t'inspire tout à coup? Es-tu las d'être heureux? Toi Sainval, venir à Coblentz; j'espère que ma dernière lettre te ramènera à une façon de penser plus raisonnable.

Tu me demandes un tableau de Coblentz, mon ami? c'est Versailles en laid. De l'intrigue, des cabales, des caresses perfides, des tracasseries, tout s'y trouve jusqu'au ton protec-

teur, aux promesses trompeuses et à la vénalité. Comme jadis, on se tourmente pour obtenir la faveur et des emplois. L'ambition, la cupidité, semblent avoir acquis un degré d'activité de plus, on s'y déchire pour un *prieuré*, comme jadis pour un évêché.

C'est un spectacle assez plaisant que de voir le sérieux avec lequel se distribuent ici les emplois, les bénéfices, les pensions, et la satisfaction avec laquelle on reçoit ces graces. L'un donne ce qu'il n'a pas, et l'autre se réjouit de ce qu'il n'a pas reçu. On seroit tenté de croire que tous le monde ici joue la comédie. Pour moi, je ne vois dans tout cela qu'un effet de la force de l'habitude. L'intrigue est l'élément des courtisans; enfermés dans l'île de Robin-

son ils trouveroient encore des sujets de cabale et de jalousie.

Les émigrés, plus rapprochés les uns des autres, privés de plaisirs, forcés à une certaine circonspection vis à vis leurs hôtes, ennuyés et par conséquent ennuyeux, se dédommagent de la contrainte dans laquelle ils vivent, par un luxe effréné ; ils croyent par là en imposer aux Allemands qui rient tout bas de leurs sottises et en profitent.

Il faut convenir que dans ce pays on vend bien cher l'hospitalité. On diroit que les habitans de Coblentz, voulant soulager nos compatriotes du poids de la reconnoissance, se la font payer en argent. Au reste, personne ici n'a d'inquiétude sur l'avenir : on dispose des emplois, on annonce des projets avec la même sécu-

rité, que si le livre des destins étoit ouvert sous les yeux de chacun. O La Fontaine ! viens leur raconter la fable *des Chasseurs*.

Adieu, mon gros ami : un baiser de ma part à Julie ; console-la de n'être pas à Coblentz ; l'ennui y rend nos femmes laides à faire peur.

MERCOUR.

LETTRE XIV.

SOPHIE A ÉMILIE.

Sur le Rhin.

JE t'écris, ma chère Émilie, à bord d'un joli yacht qui nous conduit à Coblentz. Ce petit bâtiment est distribué en trois petites chambres : j'en ai une à ma disposition et dans laquelle je puis t'écrire.....

Je reprends ma lettre, que j'ai été forcée de quitter un moment. Je venois de prendre la plume, lorsque j'entendis beaucoup de bruit au-dessus de ma tête, et une rumeur générale dans tout le bateau. Inquiète, je montai et joignis le reste

de la société. Tout le monde étoit rassemblé, et ce ne fut pas sans surprise que je vis M. Rosenthal au nombre des voyageurs. Il approcha de moi d'un air satisfait, mais en même-temps embarassé. Il m'adressa quelques mots honnêtes sur le hasard qui nous faisoit rencontrer une seconde fois; je remarquai qu'en parlant il rougissoit beaucoup : dis-moi, Emilie, pourquoi ai-je rougi aussi?

L'inquiétude qui m'avoit fait aussi brusquement quitter la plume, n'étoit pas sans motif. Nous n'étions plus vers ces rives agréables du Rhin. Le fleuve, en cet endroit, coule avec rapidité entre des montagnes élevées. Nous nous trouvions en ce moment vis-à-vis *Bingen*. Un chanoine de *Spire* nous observa que ces coteaux et ceux de *Nirstein*, petit bourg au-

près d'*Oppenheim*, produisent les meilleurs vins du Rhin. Non loin de *Bingen*, le cours du fleuve est, en quelque sorte, fermé par une barre de rochers à fleur d'eau, qui ne laisse aux bateaux qu'un passage fort étroit. Notre timonier avoit déjà pris le fil, pour franchir cet écueil, lorsque nous aperçûmes un bateau remorqué par six chevaux, et qui remontoit par la même route que nous. Il avoit heureusement passé ce détroit, lorsque tout-à-coup les chevaux, obligés de marcher sur un terrein difficile et inégal, ne pouvant résister à la force du courant, tombèrent dans le Rhin. Un cri d'effroi s'élève à-la-fois sur les deux bateaux. Le bâtiment emporté rétrograde; il alloit se briser contre le rocher, lorsque la présence d'esprit des mariniers qui présentèrent à l'écueil le bout de leurs avirons

le sauva de ce danger. Après bien des peines et du temps, il parvint à continuer sa route, et le nôtre franchit heureusement ce pas dangereux.

On me dit que le Rhin, jusqu'à une certaine distance, offroit une navigation périlleuse, à cause de la quantité de bancs de sable et de rochers à fleur d'eau que l'on y rencontre. Je résolus, en conséquence, de ne rentrer dans mon cabinet, que quand le danger seroit entièrement passé.

Quel tableau majestueux et sauvage présente le Rhin en cet endroit! encaissé entre des amas énormes de rochers à pic, il fuit au milieu d'eux avec rapidité; leurs formes bizarres réjouissent la vue et effrayent la pensée; tantôt ils paroissent prêts à se détacher de la montagne et vous me-

nacer de leur chute, tantôt ils semblent fermer entièrement le cours du fleuve. L'illusion est telle, qu'il faut se convaincre par soi-même qu'il existe un passage.

Nous avons rencontré quelques petites îles : sur l'une d'elles s'élève une tour antique, et sur une autre un château gardé par des soldats Palatins. Notre timonier, qui ne perd pas une occasion de citer les vieilles chroniques du pays, nous dit que jadis un souverain du Palatinat, poursuivi par une armée de rats, fut contraint de se réfugier dans cette tour et que les *électrices Palatines* étoient autrefois obligées de venir faire leurs couches dans ce château. Pour moi, je t'avoue que je n'y ferois pas volontiers les miennes.

On se croit ici transporté dans un monde récemment échappé à un

autre déluge. Les villes, les villages, les habitans mêmes semblent y avoir une autre physionomie. L'homme et ses ouvrages paroissent plus petits qu'ailleurs, au milieu de cette nature gigantesque qui les environne. On a de la peine à concevoir, comment de pareils lieux peuvent être habités. L'industrie, stimulée par la nécessité, y a enfanté des prodiges. Au milieu de ces précipices, partout où la main de l'homme a rencontré un peu de terre végétale, elle y a planté des ceps qui produisent les vins les plus exquis.

Tout frappe, étonne dans ces lieux. Ici l'œil mesure avec crainte et admiration ces masses énormes de rochers qui semblent menacer d'une chute prochaine les maisons bâties à leur pied. Plus bas, on aperçoit

des villages, formés souvent d'un seul rang d'habitations, sur un quai étroit, bordé de rocs à pic. Des enfans jouent avec sécurité sur le penchant de ces rochers, sans songer qu'un précipice est au dessous d'eux. — Voilà l'image du Français pendant la révolution, dit M. Rosenthal; un enfant qui danse sur le bord d'un précipice. — Substituez un homme ivre à l'enfant, répondit mon mari, et votre comparaison sera juste. — Je n'osai dire ce que j'en pensois, mais je ne pus m'empêcher de remarquer que la comparaison de M. Rosenthal étoit plus gracieuse.

En mesurant de l'œil les hautes montagnes qui nous environnoient, j'aperçus sur la cime des rochers des vignerons qui parcouroient ces précipices avec un sang froid et une adresse qui, je crois, n'appartiennent

qu'à eux. Ils tournoient quelquefois la tête, fixoient notre barque rapidement emportée par le courant et un détour du fleuve la déroboit bientôt à leurs yeux.

M. Rosenthal qui ne quitta pas un instant mes côtés, me fit remarquer sur le sommet des montagnes, les ruines de plusieurs châteaux gothiques appelés d'un nom allemand qui signifie *Châteaux des vols* (Raub-Schlœsser). La conduite des anciens possesseurs qui, à l'abri des tours, rançonnoient ou détroussoient impunément les voyageurs, leur a fait donner ce nom.

C'est sur ces montagnes, au milieu de ces ruines, qu'il faut lire nos romans de chevalerie, tout y tient tellement du merveilleux, que l'illusion seroit vraiment complète

Chaque pierre rappelle un souvenir et fait naître mille idées. Un sentier tortueux, couvert de ruines et de broussailles, un pan de mur renversé qui découvre l'intérieur d'une tour tapissée de lierre, la grue solitaire planant au-dessus de ces débris, plongent l'ame dans une douce rêverie, et retracent à la pensée les hauts faits des tems chevaleresques.'

J'aime à comparer les mœurs anciennes avec les nôtres, les usages et les connoissances de nos ancêtres avec les usages et les connoissances d'aujourd'hui. Il faut en convenir, Emilie, je ne crois pas que nous soyons meilleurs et plus heureux que ces hommes appelés barbares. Je crains bien qu'au lieu de nous éclairer, nous n'ayons fait que changer d'erreurs et si nous ne sommes ni

meilleurs ni plus heureux, nos prétendues lumières sont fausses et la vérité est encore au fond du puits.

Quoi qu'il en soit, ces ruines ne sont pas muettes pour moi; l'écho qui résonne dans leur enceinte, me semble la voix des siècles qui rappelle l'instabilité et le néant des choses humaines. J'ai remarqué avec surprise une forteresse bâtie sur le sommet d'une de ces montagnes. A peine pouvois-je en croire mes yeux, et concevoir comment la main des hommes avoit pu élever un pareil ouvrage à une hauteur aussi prodigieuse et au milieu des précipices. On dit cette forteresse imprenable, et je le crois volontiers, car je ne pense pas qu'on y monte sans mourir de fatigue. Notre intarissable conteur de Carlsruhe nous a encore donné une anecdote au sujet de ce

château fort. M. Rosenthal est vraiment aimable; il paroît unir un excellent ton à beaucoup d'esprit; il a de la décence, des manières ouvertes et prévenantes, signe certain d'un bon cœur; tout cela est embelli par une petite teinte de mélancolie, indice de sensibilité. Voici cette histoire, je désire qu'elle t'amuse autant qu'elle a amusé tous nos compagnons de voyage.

« Dans les tems de la chevalerie, Adolphe, jeune seigneur, maitre de ce château, résolut, après la mort de son père, d'aller chercher des aventures à la cour de France. Il jeta les yeux, pour l'accompagner, sur Walter, vieil écuyer qui avoit déjà suivi son père dans de semblables voyages; mais le choix de celui à qui il laisseroit en son absence le soin de ses états n'étoit pas aussi facile. Il y rêva

long-tems sans pouvoir se fixer. L'usage alors vouloit que chaque château eût son aumonier et le Père Bernard occupoit cette place auprès d'Adolphe. Le choix du jeune chevalier tomba sur ce moine. Bernard se défendit d'abord avec humilité de l'honneur que son maître lui destinoit, mais son ame nageoit dans la joie, et après s'être bien fait prier, il se chargea par *obéissance* de ce *pénible fardeau.* Adolphe, ravi d'être si heureusement sorti d'embarras, fit part à son écuyer de la résolution qu'il venoit de prendre.

Walter, qu'une longue expérience avoit rendu ennemi juré des moines, frémit en apprenant cette nouvelle. Il représenta à son maître qu'il étoit peu convenable et même dangereux d'abandonner le soin de ses états à un prêtre, qui ne sauroit pas les dé-

fendre contre ses voisins; que la saine raison lui commandoit de choisir un de ses parens, assez puissant pour protéger ses possessions et sur l'amitié duquel il pût compter. Le jeune chevalier se rendit aux représentations de son écuyer, et déclara au P. Bernard que la répugnance avec laquelle il avoit accepté l'emploi qui lui étoit destiné, lui avoit fait changer de résolution et l'avoit déterminé à un autre choix.

« La nuit suivante Adolphe fut tout-à-coup éveillé par un grand bruit de chaînes; une lueur subite éclaira son appartement, et lui fit apercevoir une longue file de fantômes qui, passant devant son lit, lui lancèrent des regards furieux et disparurent. Le chevalier, effrayé de cette apparition passa le reste de la nuit dans la plus grande perplexité. Il s'endormit ce-

pendant vers le matin, et à son réveil, rougissant de sa frayeur, il regarda l'événement de la nuit comme l'illusion d'un songe et n'en dit rien à son écuyer.

La nuit d'après, même apparition; mais cette fois une voix sépulcrale fit entendre ces mots: « Chevalier! « écoute ce que te dit ton père : je « t'avois inspiré le salutaire dessein « de confier tes états au révérend « père Bernard pendant ton absence; « tu as méprisé cette inspiration. « Tremble! ton aveuglement et ta « désobéissance entraîneront les sui- « tes les plus funestes. » Pour cette fois, Adolphe fut véritablement effrayé, il se leva et se mit en prières, attendant le jour avec impatience pour faire part à Walter de cette singulière aventure. L'écuyer rit de la frayeur de son maître et lui conseil-

la, si les fantômes reparoissoient de se lever sur le champ, l'épée au poing, et de saisir hardiment le premier qui se trouveroit sous sa main. Le chevalier suivit le conseil de son confident, et se coucha tout armé.

« Minuit sonne, les fantômes paroissent, Adolphe prend courage, se signe, se lève, fait un pas..... mais un bras invisible l'arrête: plein d'effroi: il recule, chancelle et tombe sur son lit: une voix plus terrible que la première, lui renouvelle les ordres de la nuit précédente, en les accompagnant de menaces les plus effrayantes. Le chevalier éperdu maudissoit tout bas les conseils de son écuyer, et alloit se mettre en prières, lorsque de grands éclats de rire qui partoient d'une pièce voisine, vinrent frapper ses oreilles. Dans le même instant Walter se précipita dans

la chambre de son maître, et l'appela. Surpris, comme on peut le croire, Adolphe se lève, et à l'aide d'une lumière, il découvre la cause de sa chute ; c'étoit une ficelle, faite de crins blancs, et tendue dans la largeur de la chambre. « Vous le voyez, s'écria le fidèle serviteur, voilà la main invisible qui vous a arrêté, lorsque vous êtes sorti de votre lit ; suivez-moi à présent, je veux vous faire connoître les fantômes qui vous ont tant effrayé, et qui vous ont donné des avis si sages et surtout si désintéressés ». La porte s'ouvre, et Adolphe aperçoit une demi-douzaine de moines, vêtus en revenans, et pris dans un grand filet, où ils s'étouffoient mutuellement du poids de leurs corps. Ces malheureux jetoient des cris affreux, qui bientôt se changèrent en véritables hurlemens. Wal-

ter avoit fait venir la meute, et les chiens, excités contre ce gibier d'une espèce nouvelle, mêloient leurs aboiemens aux cris des prisonniers. Après s'être amusé quelque temps de ce spectacle, le chevalier fit ouvrir le filet, tança sévèrement les moines, les fit mettre en liberté, au grand déplaisir de l'écuyer, qui ne comptoit pas les en tenir quittes à si bon marché. Il expliqua à son maître comment il avoit soupçonné ce stratagême monacal, en voyant plusieurs religieux se glisser dans l'appartement du père Bernard. « Et voilà, ajouta-t-il, par quels moyens ils augmentent tous les jours leurs richesses et leur pouvoir ».

Mon mari n'applaudit pas à ce récit comme tout le reste de la société. Il témoigna au contraire au narrateur toute la mauvaise humeur que

lui avoit donnée cette plaisanterie. C'est encore une des bizarreries de l'esprit de parti. M. de Listenai partageoit volontiers les sentimens des grands sur la religion, et je l'ai souvent entendu parler avec mépris, avec aigreur même, des couvens et de ceux qui les habitent. Aujourd'hui la religion et les moines n'ont pas de plus zélé défenseur. Ce n'est pas que je le blâme de cet heureux retour, mais je ne puis me persuader qu'il soit sincère. Les acteurs qui figurent sur le grand théâtre du monde, semblent ne s'y présenter qu'avec des rôles étudiés. Je ne serois pas étonnée de voir bientôt le chef de la ligue protestante et celui de l'église anglicane (1), faire des manifestes en faveur du Pape. M. Rosenthal est

(1) Les rois de Prusse et d'Angleterre.

prédestiné à contrarier mon mari par ses récits. Celui de Carlsruhe avoit déjà commencé à l'indisposer ; mais après cette satire, contre les pieuses fraudes des moines, il n'a pas été possible qu'il se tût. Je te ferai grace de la discussion qui s'éleva entre eux à ce sujet, mais je veux te faire part d'une réflexion qui m'est venue à la suite de leur dispute.

Est-ce bien le véritable moyen de s'insinuer dans l'esprit de quelqu'un, que de se conformer en tout à ses opinions et d'applaudir continuellement à ce qu'il dit ? La conduite de M. Rosenthal et l'intérêt qu'il inspire à mon mari, me portent à croire que non. Ce jeune homme se trouve toujours en opposition d'idées avec le comte ; mais le ton honnête est décent avec lequel il discute, le respect et la déférence qu'il montre

pour l'âge est le rang de son adversaire; le talent qu'il possède de terminer la discussion lorsqu'il voit l'aigreur prête à s'en mêler, lui ont concilié l'amitié de M. de Listenai. On voit que M. Rosenthal est pourvu d'assez d'esprit pour avoir une opinion à lui et savoir la défendre; mais qu'il est bien éloigné de cet entêtement ridicule, qui appartient à l'ignorance et à la sottise; supérieur aux matières qu'il traite, il paroît se jouer en les analysant, et il finit par abandonner la partie à propos, parce qu'il sait combien il est difficile de persuader, et surtout de faire convenir à un homme qu'il a tort. Aussi M. de Listenai paroît-il toujours fort content quand M. Rosenthal est auprès de lui. « Sans « moi, me disoit-il ce matin, Ro- « senthal devenoit démocrate, mais

« il est déjà à moitié revenu de cette folie. » On est seul dans la société du complaisant qui est toujours de votre avis, et l'ennui arrive bientôt en tiers. Une telle condescendance est bien près de la bassesse.

Aucune ville n'a fixé mon attention pendant notre trajet; et je n'ai retenu les noms que de celles de *Bacarach* et de *Boppart*; celle-ci étoit jadis une ville libre et impériale. Mes yeux se sont reposés avec plus de plaisir sur les rives agréables de la Lahn qui se jette dans le Rhin, un peu avant Coblentz. On m'a fait remarquer une petite ville où jadis les princes allemands rassemblés, déposèrent un empereur, et vis à vis un édifice où anciennement les chefs de l'empire étoient couronnés.....

Mais j'aperçois enfin cette ville si fameuse dans nos gazettes! Voilà,

vis à vis, ce fort dont M. de Listenai m'a si souvent parlé (1). Il est situé au sommet d'une montagne, extrêmement élevée et escarpée. Mais quel superbe palais s'élève en face du fort? c'est sans doute la résidence actuelle du souverain. Il est absolument neuf et sa position sur le bord du Rhin en doit faire une demeure délicieuse.

Nous abordons... qu'elle foule!... Je suis à Versailles... Des cordons, des croix à n'en plus finir... Emilie! on m'appelle, le cœur me bat, sais-tu pourquoi? ... tu ne devines pas... je vais droit à la poste échanger cette lettre contre les tiennes... Adieu; mille et mille tendres baisers à toi et à tout ce qui t'appartient.

Ta Sophie.

(1) Le fort d'Ernbrenstein bloqué quatre

LETTRE XV.

LE CHEVALIER DE MERCOUR A SAINVAL.

Manheim

L'HOMME *propose et* DIEU *dispose*, dit un vieux proverbe, et j'éprouve en ce moment, plus que jamais, la vérité de cet adage. Ecoute ce qui m'arriva.

J'avois payé assez cher le mouvement de curiosité qui m'avoit entraîné en Allemagne, par l'ennui de mon séjour à Coblentz, et je m'em-

---

fois en 1795 et 1796, par les Français, qui, chaque fois furent obligés de lever le blocus, jusqu'en l'an 6, qu'ils s'en emparèrent.

pressai d'en sortir pour retourner bien vîte à Paris. Je m'arrêtai quelques jours à Manheim. Ses délicieux environs, embellis par les plaisirs de l'automne, des vendangeuses charmantes, d'excellens vins, tout cela me promettoit des jouissances d'un genre neuf, et tu sens que cette raison étoit suffisante pour me faire donner quelques instans à cette ville.

J'ai savouré l'ambroisie sur les lèvres des fraîches Allemandes; mais il m'a fallu réchauffer leurs sens engourdis par le nectar de leurs coteaux. Sur les bords du Necker, entre Manheim et Heildelberg, s'élèvent des jardins modelés sur ceux d'Armide; c'est dans ces bosquets que ton ami, couronné de pampres verts, entre trois bacchantes aux joues vermeilles, à la gorge élastique, ré-

solut de prendre congé de la froide Germanie. Je fis des libations à Vénus et au dieu de la treille, et je prononçai sur les lèvres de la plus belle de mes convives, un adieu solennel.

« Mais admire avec moi le sort dont la poursuite
« Me fait courir alors au piège que j'évite.....

Le soir même, je me rends à la ville, pour ordonner les préparatifs de mon départ. Mon bon ou mauvais génie me conduit pour la première fois au spectacle. J'y aperçois, qui ?.... mon Hermione, l'ingrate, la cruelle Sophie, à côté de cet automate qu'elle nomme son mari. Dieux ! qu'elle étoit belle ! Sa tête n'avoit d'autre ornement que sa blonde chevelure, dont une partie échappée au peigne trop étroit qui la retenoit, tomboit en grosses boucles, sur un sein blanc comme l'ivoire. Une simple robe de

mousseline dessinoit les contours voluptueux de sa taille ; le mouvement de son sein déceloit des formes enchanteresses, qu'un tissu jaloux s'efforçoit en vain de couvrir, une douce langueur régnoit dans ses yeux, dans son maintien, et ses lèvres mi-closes sembloient provoquer le baiser. Telle dut paroître Vénus, lorsque, brûlant d'amour pour Adonis, elle descendit dans l'île de Chypre.

En cet instant j'oubliai mes sermens et Paris, l'univers et moi-même. Amour ! je te remercie, c'est toi qui as conduit mes pas. Oui, cette tendre fleur doit s'épanouir. Que dis-je ! s'épanouir ? elle doit recevoir une nouvelle vie. Ces yeux languissans et muets brilleront de l'éclat du plaisir ; cette bouche qui ne s'entr'ouvre que pour donner passage aux sou-

pirs de la tristesse, s'embellira du sourire de l'amour heureux ; une aimable vivacité remplacera cette molle langueur qu'impriment aux sens les désirs inquiets d'un cœur qui s'ignore.

Oui, Sainval, les plaisirs qui m'attendent dans les bras de Sophie, m'attachent à l'Allemagne jusqu'au printemps prochain ; tu me demanderas quels moyens j'emploierai pour soumettre une femme jusqu'à ce jour rebelle à mes désirs ; j'avoue que je n'ai pas encore de plan arrêté, mais n'ai-je pas les armes que la nature et l'habitude du monde nous ont données, la persévérance, l'adresse, la flatterie, la ruse même ; enfin, cette grande théorie que les femmes elles-mêmes prennent le soin de nous enseigner. Repose-toi sur moi, et lors-

que Flore reparoîtra parée de ses atours, apprête une couronne de myrthe et de roses, embellis tes bosquets, fais rafraîchir tes meilleurs vins, pour célébrer à mon retour, la plus belle et la plus douce des victoires.

Oui, ma victoire! conquérans! le sang et les larmes arrosent vos trophées, les nôtres ne font répandre que les pleurs de la volupté; vos succès font gémir le monde, la nature applaudit à nos triomphes; nous consolons ce que vous affligez, nous réparons ce que vous avez détruit; nos victoires sont donc préférables aux vôtres.

Oui, oui, Sophie sera à moi. Je ne connoissois pas encore cette femme singulière lorsque je lui offris vainement mon encens et mes vœux. Les

travers de son esprit, enfantés par une imagination brûlante et déréglée l'ont garantie jusqu'à présent; elle a fait de l'amitié une véritable passion, et les tendres caresses qu'elle prodiguoit à son amie lui tenoient lieu de celles de l'amour, en donnant le change à ses sens. Sophie, dans les bras d'Emilie, bercée mollement par la chimère qu'elle s'étoit créée eût peut-être rendu vaines toutes mes attaques, mais loin de son amie, l'enchantement se détruira de lui-même et la Sylphide redeviendra une femme.

Mais le sommeil l'emporte.... la plume échappe de mes doigts, adieu; demain je pars pour Trèves où mon oncle, le Commandeur, vient d'arriver. Il me prie de venir le trouver pour nous rendre ensemble à Cob-

lentz. Jamais le bon-homme n'aura rencontré en moi plus de docilité.

Joie, Santé et bon vin.

Ton ami, de MERCOUR.

LETTRE XVI.

EMILIE A SOPHIE.

Glatigny par la Ferté sur Jouarre.

Tu seras hors la France, chère Sophie, lorsque tu recevras ma lettre; cette idée me rend ton départ plus pénible. Nous sommes toujours à Glatigny où nous resterons encore une quinzaine de jours; c'est un arrangement de mon mari qui ne m'a nullement plû, car il me prive pendant ce temps de tes lettres, et je brûle d'impatience de lire tout ce que tu m'as écrit jusqu'à ce jour. M. D.... est continuellement en ville, et je n'ai d'autre ressource pour

tromper mon ennui, que de parcourir nos agréables environs, en pensant à toi. J'ai fait, sur ta position actuelle, bien des réflexions qu'il faut que je te communique.

Sophie! il n'est plus cet heureux temps où tu pouvois sommeiller en sûreté dans les bras de ton amie. L'amitié veilloit alors sur toi, et c'est elle encore qui doit te fournir des armes contre les dangers qui pourroient menacer ton repos.

Victime à seize ans de la vanité d'un père, ta jeunesse se flétrit peu-à-peu dans les bras d'un homme que tu ne pourras jamais aimer. Lancée dans un monde corrompu, que ton innocence rendoit encore plus dangereux, sans expérience, portant un cœur sensible, l'amitié vint heureusement servir d'aliment au besoin d'aimer qui te tourmen-

toit. Tu oublias auprès de moi qu'il étoit d'autres jouissances que celles de l'amitié. Emilie et ta fille devinrent le monde pour toi et tu réunis sur elles cette sensibilité dont le ciel te doua, pour ton malheur peut-être. Mais à présent que te voilà abandonnée à toi-même, l'idée des périls auxquels tu es exposée, me fait frémir ! Sophie, écoute la voix de ton Emilie ; ma tendresse, cinq années de plus que toi, un peu d'habitude du monde me donnent des droits à ton entière confiance.

Tu aimes la vertu et tu l'aimes avec une sorte d'enthousiasme qui pourra te devenir dangereux. Tu es pénétrée de l'étendue et de la sainteté de tes devoirs et je te connois assez pour dire que si tu les oublois un jour, cet instant d'erreur empoisonneroit le reste de ta vie. Cet en-

thousiasme qui caractérise toutes tes affections ne te permettroit pas d'établir une différence entre le crime et la foiblesse et ton erreur te jetteroit dans un abattement qui t'enleveroit tout moyen de retour. Sophie ! tu n'aimeras jamais rien à demi, et je frémis en songeant qu'un jour, peut-être, tu connoîtras l'amour. En vain crois-tu que ton cœur est inaccessible à ses traits et que l'amitié suffit pour le remplir tout entier, tu es dans l'erreur ; je te le répète, ton amitié pour moi est une véritable passion qui t'a empêché d'en connoître une autre. Je ne suis plus auprès de toi, crains ton cœur, il sera toujours disposé à te trahir ; les chagrins que tu as éprouvés, ont tourné ton caractère à la mélancolie, et donné quelque chose d'exalté à cette sensibilité, si précieuse pour ceux qui

t'entourent. La solitude de tes premières années a donné à tes idées une teinte sentimentale et romanesque ; c'est dans ces dispositions que tu entras dans le monde. Tu trouvas la réalité si différente de ce que tu croyois y voir, que tu n'y éprouvas d'abord qu'ennui et dégoût. Ce fut en vain que tu cherchas autour de toi ces héros des nombreux romans avec lesquels ton esprit se jouoit de ta raison : cet être tendre et sensible, orné de toutes les graces, qui devoit semer de fleurs chacun de tes pas dans le chemin de la vie..... Tu le cherchois encore, lorsque ton père te présenta à sa place un homme entièrement opposé au modèle que tu avois formé ; et victime de l'obéissance, tu ne trouvas dans les liens de l'hymen qu'une chaîne froide et fatigante.

Ces idées fausses de perfection

humaine, ce délire d'imagination qui te faisoit chercher hors la nature un bonheur que la nature seule peut donner, t'eussent fait d'abord trouver du dégoût et de l'ennui dans les nœuds les mieux assortis; et c'est à un homme incapable de t'apprécier, dont les manières de voir et de sentir sont aussi éloignées des tiennes que vos âges sont différens, que tu fus unie!

Ton amie est bien loin de vouloir t'inspirer de l'indifférence pour ton époux: il ne peut exiger de l'amour, mais il a les droits les plus sacrés à ton affection, à ta fidélité, et même son titre de père de tes enfans réclame de toi un sentiment de plus. La femme, dit-on, qui ne sent pas quelque attachement pour l'homme qui l'a rendue mère, est un monstre, et je connois assez ma Sophie pour

ne la pas ranger dans cette classe-là. Oui, tes devoirs d'épouse et de mère te seront aussi chers que la vie; mais un autre sentiment étoit nécessaire à ton bonheur, ton époux ne pouvoit te l'inspirer et l'amitié a profité des pertes de l'amour. Entourée d'êtres froids et insensibles tu as été forcée de concentrer dans ton cœur ce sentiment de bienveillance universelle que tu cherchois à répandre autour de toi, voilà ce qui donna par la suite à l'amitié que je t'inspirai la force et les symptômes d'une véritable passion. Mais je ne suis plus là.... défie-toi donc, Sophie, de cette extrême sensibilité comme de ton plus grand ennemi; défie-toi aussi de tes sens: ils ont sommeillé jusqu'à présent et cependant il est un âge où leur empire est inévitable. Tu ne l'as pas encore

éprouvé cet empire et tu le méprises ; mais à la première occasion ces sens endormis peuvent se réveiller, et plus leur sommeil aura duré, plus leur réveil sera terrible. Mon Piano est muet à mes côtés, mais les cordes qu'il renferme n'attendent pour résonner que l'ébranlement des touches. J'entre dans tous ces détails, ma chère Sophie, parce que je suis persuadée que l'ignorance du danger et les surprises des sens ont perdu plus de femmes que l'amour lui même.

Garde-toi de tirer pour l'avenir une conséquence de ta victoire sur le chevalier de Mercour, malgré toutes les peines qu'il se donna pour te plaire. Le chevalier n'est pas l'homme qui pouvoit séduire ma Sophie ; l'estime fera toujours la base de ses affections, et ce n'est que sous le mas-

que des vertus que l'amour pourra arriver à son cœur. Mais s'il se trouvoit enfin cet homme rare, qu'une même manière de voir et de sentir, qu'une conformité de goûts et de sentimens feront d'abord regarder comme un ami? .... alors, alors, Sophie tu seras malheureuse.

Ecris-moi souvent, ne me cache rien de ce qui se passera dans ton cœur, mets-moi au fait de ta société actuelle; fais-toi des occupations et ne te tiens pas toujours renfermée. La vie contemplative, quoiqu'on en dise, n'est pas faite pour l'homme, elle affoiblit ses qualités physiques et morales; la vie active, au contraire, distrait l'esprit en donnant au corps de l'énergie.

Adieu, ma chère amie; je suis fatiguée, mais non ennuyée de t'entretenir. De ma vie je n'ai écrit une pa-

reille lettre et je suis toute surprise d'en être venue à bout. Mais l'amitié fait des miracles. Nous t'embrassons de tout notre cœur.

EMILIE D.....

LETTRE XVII.

Le Chevalier de MERCOUR, à SAINVAL.

Trèves.

COMMENT donc, mon gros garçon, te voilà persécuté pour notre doctrine, menacé de la colère céleste et d'être rayé du nombre des *Preux* pour avoir préféré les rives de la Seine à celles du Rhin, et le Dieu de la paresse au Dieu des combats? Mais je te connois, pourvu que la divinité d'Epicure daigne te sourire, tu te moqueras des menaces des grands. A toi une quenouille, Sainval! et pourquoi faire? Tu n'es pas

Hercule, et il n'est plus d'Omphale aux genoux de laquelle on soit obligé de filer. C'est mon oncle qui m'a raconté toutes les persécutions que tu as éprouvées, et je l'ai fort scandalisé en prenant ton parti. J'ai épuisé toute mon éloquence sans pouvoir le persuader, et le tableau qu'il m'a fait du sort réservé aux chevaliers déloyaux et félons qui n'iront pas se ruiner à Coblentz, me fait espérer de voir un jour ton nom figurer dans le martyrologe de notre secte. Cependant, tout bien calculé, mon cher ami, reste à Paris; l'ennui règne ici entre la sottise et la vanité; le voyage que je viens de faire m'a confirmé dans cette opinion.

Avant de me rendre à Trèves, j'ai parcouru quelques petites cours de

princes allemands. O ! Molière ! que n'ai-je tes pinceaux ! C'est ici que des seigneurs qui peuvent jouir de la douce satisfaction d'embrasser tous leurs états d'un coup-d'œil, se parent fastueusement du titre de souverains ; cependant il n'est pas rare de les voir plaider à *Wetzlar* ou à *Vienne* contre leurs fermiers, et perdre leurs procès ; cette circonstance, en ajoutant au ridicule de leur prétention à figurer parmi les puissances, est au moins un grand avantage pour les sujets qui trouvent au sein des tribunaux des protecteurs contre les vexations de leurs maîtres. Ces Princes ont leurs *Ministres*, leur *Parlement*, leur *chambre des comptes*, leurs *officiers* et leurs *troupes*, le tout en miniature. L'étiquette la plus sévère pèse ici chaque parole et règle chaque

mouvement. On y singe Versailles aussi fidèlement que les enfans copient les grandes personnes.

Passons du *souverain* à ceux qui l'entourent. Un pédant d'université, après avoir appris l'économie politique au barreau, devient *Ministre, ami du Prince*, et sa femme monte quelquefois au rang de favorite. Rien n'égale la morgue de ces prétendus hommes d'état, si ce n'est leur sottise. A leur gravité, à leur air imposant, on diroit qu'ils pèsent dans leurs mains le sort des nations, et souvent ils viennent d'aider leur auguste maître dans le choix d'une voiture, ou l'achat d'un cheval.

Après les ministres, viennent *les conseillers de la Cour*, dont les nobles fonctions se bornent à régler les discussions de quelques malheureux paysans, ou à donner la torture au

bon sens dans leurs discussions féodales. Au reste, personne n'a plus de conseillers que ces petits souverains ; il n'est pas de si pauvre prince qui n'en ait une douzaine. Les *conseillers des Finances* suivent ceux de la cour ; ils sont chargés du recouvrement et des dépenses d'un revenu que l'intendant le moins exercé administreroit facilement seul. Leur style est hérissé d'une foule de termes barbares qui donnent un air d'importance à leurs occupations, et le ton de gravité qui ne les quitte jamais, les fait croire vingt fois plus chargés d'affaires qu'un lord chancelier de l'Echiquier. Il est de ces princes allemands qui se laissent voler d'assez bonne grace, mais d'autres plus économes comptent avec leurs conseillers et leurs maîtres d'hôtels, et

règlent eux-mêmes le menu de leur table.

Après la Chambre des Finances, vient le grave cortége des *Baillifs*, *Sous-Baillifs*, *Secrétaires*, *Greffiers*, suivis de leurs moitiés mesdames *la Conseillère*, *la Baillive*, *la Secrétaire*, *la Capitaine des Gardes*, *l'Écuyère*, *la Grande-Veneuse*, etc., tout ce monde, jusqu'aux domestiques, ne porte pas d'autre nom que celui de son emploi; les femmes partagent cet avantage avec leurs maris. Il est possible de vivre des années entières au milieu de tous ces gens sans parvenir à connoître leurs noms de famille; les femmes surtout se montrent très-jalouses de cette distinction. Une telle manie donne à leurs actions et à leurs discours un air guindé qui est du meilleur comique. La préséance des rangs est

pour elles un point de la plus haute importance. Si par hasard quelque obscurité dans le code de l'étiquette laisse des doutes sur l'avantage de telle charge, sur telle autre, on réussiroit plutôt à accorder le feu et l'eau que deux femmes qu'une pareille rivalité auroit divisées. Telle n'a plus paru à aucune cérémonie et s'abstient d'entrer dans un cercle où telle autre obtient le pas qu'elle croit lui être dû. Une tasse de café, une carte présentées étourdiment contre l'ordre établi, ont brouillé les meilleurs amis, et quelquefois des familles.

Les caves, les écuries et le chenil sont ce que j'ai le plus goûté dans ces cours. La chasse est ici une occupation de la plus haute importance, et on peut dire que le grand-veneur et l'écuyer sont les personnages qui approchent le plus près de l'oreille

du Prince. Je me suis arrêté quelques jours à H.....; monseigneur me fit la faveur de m'assurer qu'il me goûtoit infiniment. — « Je conviens cependant, ajouta-t-il, que de ma vie je n'ai pu supporter les Français. » — Eh! bien, monseigneur, je m'en suis d'abord douté. — Avouez qu'il faudroit chercher long-temps chez vous avant d'y trouver un homme de poids. — Hélas! oui, monseigneur, voilà où conduit mes compatriotes la crainte d'être pesans; mais il n'en est pas de même chez vous. — Pour cela non; cependant nous savons aussi sacrifier aux graces, et allier l'esprit au bon sens. Savez-vous que nous jouons tous ici la comédie. — Je m'en suis déjà aperçu, monseigneur. — Ah! çà, vous la jouerez avec nous. — Je répète déjà mon rôle, monseigneur. — Com-

ment! vous me réserviez cette surprise ? mais, chevalier, vous êtes charmant, je suis seulement désolé que mon grand théâtre ne soit pas prêt, il faudra vous contenter de celui que j'ai fait élever dans mes remises. — A quoi bon un théâtre, monseigneur ?.

Son Altesse, dont les bontés pour moi croissoient à chaque rasade, m'initia au mystère de ses amours, en me faisant voir dans son office l'objet de ses feux. C'est une grosse joufflue, proprement vêtue d'indienne et qui, les dimanches et fêtes, porte le gros de Tours. Son heureuse fécondité a déjà rendu Monseigneur père de six enfans dont l'entretien et l'établissement futur ne laissent pas que de lui donner quelque souci, car au fond, monseigneur est bon père. On m'a pourtant assuré qu'on

rencontroit parmi ces excellences allemandes des princes qui font pour leurs maîtresses une dépense de fermier général, qui leur donnent voiture, bijoux, et ce qui coûte bien moins cher, des titres. Mais ce qu'on ne voit pas en France, c'est qu'ils finissent ordinairement par les épouser.

Ou trouve pourtant quelquefois de l'instruction et des talens dans ces cours; mais ceux qui les possèdent sont souvent réduits à les cacher, et quelle que soit leur faveur elle n'égale jamais celle de l'écuyer et du grand-veneur; car il est reçu que l'esprit et le savoir ne marchent jamais qu'après les chevaux et les chiens. C'est bien à la lettre que l'on peut dire qu'ici le génie est *comme la lampe sous le boisseau.* Rien de plus insupportable dans ces petites

cours, que la société de ce qu'on y nomme gens d'esprit (1); et je puis t'assurer que tout l'esprit qui y est répandu, pris en somme, suffiroit

---

(1) Le chevalier de Mercour qui, avec le ton de la suffisance, tranche, juge superficiellement et le plus souvent à faux, est dans ce passage aussi injuste que dans beaucoup d'autres. Son idée auroit été plus exacte, s'il eût dit : « *l'Esprit* est un mot dont le sens dépend « des temps et des lieux : l'homme d'esprit « d'un pays peut fort bien n'être qu'un sot « ailleurs, et un sot que ses prétentions ren- « dent doublement ridicule ».

Au reste on auroit grand tort de régler son opinion sur la nation allemande et les princes qui la gouvernent, d'après le jugement qu'en porte le chevalier. Il ne les a envisagés que sous le point de vue qui prêtoit au ridicule, et au lieu d'un portrait, il a fait une caricature. Quelques nations, la Française surtout, sont dans l'usage absurde de juger les autres peuples en se les comparant, et de blâmer tout ce qui

tout au plus pour conduire à l'académie. En général, il règne parmi tous ces hommes un air de gravité, de morgue et d'importance qui contraste si plaisamment avec leur état et la nature de leurs occupations, que j'ai cru un instans que l'étiquette prescrivoit ces extérieur composé; mais j'ai découvert ensuite que

---

se fait autrement que chez eux; c'est mettre le préjugé national à la place de la raison. Je connois peu les cours allemandes, mais je sais qu'on y trouve des princes éclairés, bienfaisans, philosophes même, auxquels les arts et les sciences ont de grandes obligations.

J'aurois supprimé cette lettre, si elle n'étoit nécessaire au développement du caractère d'un homme qui joue un grand rôle dans cette histoire; car ses observations sont aussi hasardées, que ses principes développés ailleurs, sont erronés et contraires à la saine morale.

ces dehors n'étoient rien moins qu'étudiés et qu'ils étoient créés par un génie étroit. Leur petit pays est pour eux le monde qui se borne au cercle de leurs idées. Ils calculent leur importance sur le respect qu'ils inspirent à leurs paysans et à leurs familles.

Cependant l'amour déride quelquefois ces graves physionomies. Mais quel amour, bon Dieu! c'est Cupidon ivre. Il grimace au lieu de sourire, son flambeau n'allume que des flammes grossières et pour la première fois j'ai vu ce dieu séparé du cortège des ris, des graces et des jeux.

Les femmes de la cour sont généralement laides. Eh! que feroient de la beauté ces hommes qui ne se doutent pas de l'existence des graces? leurs organes grossiers ne leur

permettent pas d'apprécier la véritable beauté ; et les appas fortement prononcés de *Jeanne*, y sont plus recherchés que ceux de l'élégante Agnès. Nos modes ici sont estropiées au suprême degré ; les costumes les plus opposés se trouvent réunis sur la même personne et leur assemblage produit un effet si bizarre, qu'on diroit que les Allemandes ont pris à tâche de disputer à la nature le soin de les enlaidir. Je ne suis plus surpris que les bonnes têtes de cette nation aient conçu pour nos modes un si grand mépris ; à Paris elles servent à donner plus d'éclat à la beauté et à pallier la laideur, ici leur effet est d'enlaidir les belles et de rendre les laides plus affreuses. Les petites-maitres ont cependant trouvé le secret de rivaliser de ridicule avec les dames. Ces mes-

sieurs, après avoir aiguisé leur esprit et ranimé leurs feux par maintes rasades, vont, en bas de soie blancs et en jabot bien plissé, minauder auprès des femmes. Chacun, placé à côté de celle qui a touché son cœur, l'entretient galamment des procès qui l'occupent ou de ses prouesses d'université, le tout accompagné d'abondantes bouffées de tabac, car ici un salon ne ressemble pas mal à une tabagie. Bientôt les spirituels calembourgs, les équivoques à gaze transparente circulent à travers une vapeur fétide et condensée; le plaisir se manifeste par de bruyans éclats de rire et des convulsions de joie. Mais si, dans cette réunion d'*agréables*, il s'en trouve un qui walse un peu moins gauchement que les autres, qui sache placer à propos un couplet ou une

phrase de roman nouveau, surtout s'il a le talent de mêler à ses galanteries quelques mots français, alors on en raffole, on se l'arrache, et toutes les femmes jalousent l'heureuse beauté qui a la gloire de le fixer... et tout cela pourtant est à-peu-près heureux; ils se plaisent tels qu'ils sont, et comme leurs idées ne sortent pas d'une sphère extrêmement étroite, ils ne peuvent connoître et désirer d'autres plaisirs. Il est surtout de l'extrême bon ton de médire des Français, et c'est dans de pareils aréopages qu'on décide gravement tous les jours que nous sommes des fous.

Au milieu des insipides plaisirs qu'il m'a fallu partager dans une de ces cours, j'ai fait une observation à laquelle tu reconnoîtras la finesse de mon tact. Un philosophe vulgaire,

pour juger du caractère d'une nation, iroit fureter dans les palais, à la ville, au village, et après bien des recherches, finiroit peut-être par dire une sottise. C'est au bal, moi, que j'ai trouvé le moyen de juger les habitans d'un pays : oui, c'est par leurs danses qu'on peut reconnoître le caractère des nations. Le *menuet*, danse élégante, grave et noble, indique que les Français, fait de l'art de Terpsicore une occupation sérieuse, qu'il s'y livre avec réflexion, et je juge par-là que cette nation sacrifie aux graces et cultive par conséquent avec succès les arts agréables; *le Français*, donc, *nation spirituelle, gaie et aimable.* Remarque en passant, mon ami, que le menuet a passé de mode, à la même époque où le caractère national a commencé de s'altérer.

L'anglaise, par ses tours, retours, sa musique sautillante et le trépignement de pieds qu'elle exige, ressemble aux transports d'un homme naturellement triste qui, lorsqu'il se décide à goûter le plaisir, s'y livre avec fureur; *l'Anglais*, donc, *nation grave et hypocondre.*

L'allemande ou *walse*, danse où deux personnes assez grossièrement accouplées, pirouettent rapidement et sans graces autour d'une salle, nous offre l'image du délire que Bacchus inspire à ses adorateurs; *l'Allemand*, donc, *nation ivrogne et grossière.* Il en est de même de la *fandango*, danse lascive des Espagnols, qui doit faire considérer ce peuple, comme le plus enclin à l'amour; mais revenons à nos Allemandes.

Les femmes de la classe mitoyenne

sont infiniment mieux que les *dignitaires :* j'ai cru voir cette différence dans la jalousie qui tourmente continuellement celle-ci, et qui se peint dans leurs traits, dans cette gravité qui donne à tous leurs mouvemens un air de roideur et de contrainte; enfin, dans ce bizarre assemblage de parures dont elles s'affublent pour se distinguer des femmes du commun. Les bourgeoises et les grisettes ne sont pas dépourvues de charmes : elles ont une certaine grace naturelle à laquelle se joignent les agrémens d'une santé brillante et d'un embonpoint qui pèche quelquefois par l'excès ; mais il leur manque une ame pour animer tout cela. Elles ont en général le goût du plaisir et les sens très-actifs; mais elles ignorent l'art de ces détails piquans qui doivent précéder les jouissances, de ces ins-

tans de voluptueuse ivresse qui leur succèdent, et leur sont même préférables ; en un mot, elles *dévorent* le plaisir, mais elle ne savent pas le *savourer*.

Tu me demanderas peut-être quel mal m'ont fait ces princes allemands et leurs courtisans, pour les traiter avec autant d'irrévérence ? Aucun, mon ami ; au contraire, ils m'ont comblé d'honnêtés ; mais ils m'ont ennuyé, et tu sais que c'est-là un crime que je ne pardonne pas facilement.

Il fait un tems affreux qui me retient dans mon appartement, c'est ce qui te vaut cette énorme épître. Je ne suis pas encore sorti, et par conséquent je ne te dirai rien de Trèves, dont l'ensemble m'a paru assez triste. J'ai remarqué, en traversant les rues, qu'il y pleut des

moines et des prêtres, et je crois aussi de l'ennui. On m'a beaucoup vanté l'excessive richesse de quatre abbayes, et la beauté de leurs églises. Ce sont de ces choses que j'aime mieux croire que d'aller les voir.

Nous partons après-demain pour Coblentz, d'où sera datée la première lettre que tu recevras de moi. Sophie doit y être en ce moment; juges si Trèves me paroît insupportable! Adieu Sainval.

Ton ami, DE MERCOUR.

LETTRE XVIII.

EMILIE A SOPHIE.

Paris.

APRÈS trois semaines d'absence, j'arrive à Paris; j'y trouve tes lettres, les dévore, et y réponds sur le champ. C'est dans ce joli boudoir, sur ce sopha si commode que je t'écris. Va, Sophie, n'en sois pas jalouse; ce boudoir, ce sopha ont perdu tous leurs charmes à mes yeux, depuis que l'amitié ne les embellit plus. J'aime ce cabinet parce que seule, vis-à-vis ton portrait, je puis m'entretenir plus librement avec toi.

Ta lettre datée de Strasbourg m'a

fait répandre bien des larmes, mon cœur s'est resserré comme quand je te dis adieu à la Ferté. Celles datées de Manheim et de Mayence m'ont fait rire et pleurer en même temps. Tout ce qui a frappé tes regards étoit présent aux miens, et lorsque je trouvois dans tes lettres ces réflexions piquantes, ces plaintes si douces échappées à ton cœur, je te voyois, je t'entendois, mais le *maudit fouet du postillon* venoit toujours m'arracher à cette agréable illusion.

Oui, Sophie, que ce soit toujours ton cœur qui conduise ta plume; avec plus d'esprit tes lettres m'attacheroient moins: ce ne seroit plus Sophie causant avec son amie, ce seroit un pédant, uniquement occupé à briller, et alors, adieu cette doucech imère qui te rend présente à mon imagination, et me fait croire entendre

sortir de ta bouche ce que je lis. Que j'envie ton aimable facilité! les idées se rangent sans peine sous ta plume, et les miennes restent dans mon cœur. On dit qu'on fait bien tout ce qu'on fait avec plaisir, je ne le crois pas, car j'éprouve une vraie satisfaction à t'écrire, et cependant une lettre est toujours un pénible travail pour moi. Lorsque, les yeux fixés sur ton portrait, un coude appuyé sur la table, je laisse reposer ma tête sur ma main, que de choses à te dire se présentent à mon esprit! et lorsque je reprends la plume, tout s'évanouit.... Mais on m'appelle.....

Sophie, c'étoit ton père: j'ai rempli la commission que tu m'as donnée, j'ai parlé avec tout le feu de l'amitié, j'ai supplié, j'ai mis en œuvre ce que ma tendresse pour toi peut suggérer de plus entraînant et

de plus persuasif : soins superflus ! avec quelle joie barbare il s'applaudit de ton obéissance ! avec quelle complaisance il répète que la place de la comtesse de Listenai est à Coblentz ! comme sa vanité perce dans l'énumération qu'il fait des familles qui composent la cour des princes émigrés ! je me suis promptement réfugiée dans mon cabinet, ne pouvant plus maîtriser ma douleur et mon ind..... Sophie ! pardonne, si je te parle ainsi d'un homme que tu te plais à honorer ; mais apprends que c'est moins à tes devoirs d'épouse qu'à la vanité d'un père que tu as sacrifié ton bonheur. M. de Listenai étoit bien loin de songer à te faire quitter Paris ; mais ton père lui en a fait une loi, et ce n'est qu'à cette condition qu'il lui a remis des sommes considérables pour les frais

du voyage. Pauvre Sophie! infortunée victime des préjugés, c'est donc le sacrifice de ton existence entière qu'on exige de toi? Il est, je crois une aveugle destinée qui nous entraîne dans des malheurs dont la vertu et l'innocence ne peuvent garantir! qui, plus que toi, mérite le bonheur? et cependant ta beauté, la pureté de ton cœur, ta sensibilité, ton respect et ton tendre attachement pour tes parens n'ont fait que te préparer des peines! Sophie, moins attachée à sa mère, n'eût pas connu dès l'enfance les horreurs de l'exil; et moins docile, moins respectueuse envers son père, elle ne gémiroit pas d'un lien mal assorti, et ne seroit pas forcée de quitter ses amis et sa patrie. Mais il n'est pas de sacrifice dont l'amertume ne soit adoucie par ce sentiment intérieur qui nous dit que nous

avons fait notre devoir. Que te resteroit-il sans cette consolation? Innocente colombe! tu t'es laissée immoler sans te plaindre; tu n'as fait parler que tes larmes, comme si ce langage pouvoit être entendu par ceux devant qui tu les versois.

Je te remercie des intéressans détails que tu nous donnes sur ton voyage. Mon mari joint ses remercîmens aux miens, même pour l'anecdote de Carlsrhuhe. Ton goût pour la littérature nous fait espérer que tu chercheras à connoître celle de la nation au milieu de laquelle tu te trouves. Malgré le préjugé que nous avons contre elle, on dit qu'elle est digne d'être étudiée. Consacre tous les jours quelques instans à cette étude et rends-nous compte de tes observations.

Mes enfans t'embrassent. Julie me

demande chaque jour sa petite maman, et ne veut plus chanter ses romances qu'à ton retour. « Je ne les chante jamais aussi bien, me disoit-elle ce matin, que quand je suis sur ses genoux, et que je la vois pleurer aux derniers couplets. » Sophie, tu me gâtois cet enfant ; la sensibilité exaltée à laquelle tu te plais, est trop éloignée de la nature, pour conduire au bonheur, et ne peut servir tout au plus qu'à faire une héroïne de roman. Elle empêche de voir les choses dans leur juste proportion, et séduit notre raison par les idées d'une perfection qui n'existe pas. De plus elle amollit les ames, et les rend incapables d'actions fortes et généreuses ; en s'entourant sans cesse d'objets lugubres, elle ne se plaît que dans les larmes et fuit la gaîté, qu'elle con-

fond avec la folie. Sophie! cette leçon te regarde autant que Julie. Quand tu étois près de moi, je favorisois cette erreur, qui te donnoit le change sur tes maux réels, mais à présent la main officieuse de l'amitié doit déchirer le voile qui te cache la vérité.

Je ne te dirai rien de Paris: il est, à peu de chose près, tel que tu l'as laissé. Mon mari devient chaque jour plus triste, « l'horizon se « rembrunit, « dit il, mais moi,

« Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.

et je ne vois rien de si alarmant dans l'avenir; car, voilà la révolution terminée, à votre procès près, messieurs les fuyards; mais beaucoup reviennent et je ne puis concevoir la manie de M. de Listenai qui quitte la France au moment où le roi, en acceptant la constitution,

a réuni tous les partis. Cependant, à te parler franchement, Paris devient chaque jour moins agréable. Les figures s'allongent, l'aimable gaîté qui caractérisoit ses habitans s'altère, les mots *faction*, *guerre*, *insurrection*, se mêlent à tous les entretiens. Des gazettes, des chansons, et des banqueroutes, voilà à peu près toutes les nouvelles du jour.

La belle Gernancé me disoit hier, avec cet air languissant que tu lui connois: — Enfin la petite cousine est donc Emigrée? — Je m'empressai d'assurer que c'étoit une fausseté et que tu avois suivi ton mari dans une de ses terres, en Lorraine, où des affaires l'avoient appelé; — Vrai, répondit elle: eh! bien, on étoit parvenu à me persuader qu'elle étoit à Manheim! et, ajouta-t-elle, avec

un coup d'œil et un sourire auxquels elle vouloit donner de la finesse, je l'ai cru d'autant plus aisément, que le chevalier de Mercour se trouve en ce moment dans cette ville. — Je ne doute pas, répliquai-je, que vous n'ayez des nouvelles très-positives du chevalier, mais je puis vous répondre que Mme. de Listenai ignore où il est, et se soucie fort peu de le savoir. — Oh ! la bonne amie que vous êtes, s'écria cette odieuse femme, en me donnant d'un air d'amitié un coup d'éventail sur le doigts; puis se tournant d'un autre côté, elle entama une nouvelle conversation. J'étois outrée, mais elle avoit les rieurs de son côté, et je dus me taire. Et voilà pourtant comme se font les réputations ! *Réputation*, vain mot qui souvent n'est que la mesure du nombre de nos amis ou

de nos ennemis. Il faut certainement respecter l'opinion publique, chercher à se la rendre favorable; mais on doit, avant tout, s'attacher à mériter l'approbation de sa conscience, et, à la longue, l'innocence triomphe de la malignité et de l'envie.

Adieu, ma bonne Sophie. Je te le répète, écris-moi souvent, quand bien même, car il faut tout prévoir, les circonstances empêcheroient toutes communications. Confie alors au papier le secret de tes actions, de cette manière je serai toujours présente à ton esprit et dépositaire de toutes tes pensées. A ton retour nous lirons ensemble ce journal et le plaisir de notre réunion s'accroîtra encore par cette lecture; les instans de notre séparation nous deviendront présens. Ton innocence trouvera encore un appui dans cette oc-

cupation qui sera aussi un remède contre l'ennui et un adoucissement aux peines de l'absence. Adieu, encore une fois; je t'embrasse avec la tendresse d'une amie, d'une sœur, d'une mère, tu inspires tous ces sentimens à ton

EMILIE.

P. S. J'espère que ma lettre te trouvera heureusement accouchée d'un petit mari pour Julie.

LETTRE XIX.

E. ROSENTHAL, à son ami W. VERNER. (1).

Coblentz.

NON, Wilhelm, mon pélerinage ne finira pas sitôt, et ce n'est plus vers la France que se dirigent mes pas. Que me fait à moi, ce spectacle

(1) J'ai supprimé une partie de la correspondance de Rosenthal et de Verner, qui n'est que la répétition de ce qu'on a lu dans celle de Sophie.

J'en ai usé de même avec celle d'Emilie, composée en grande partie du détail d'événemens connus.

d'un peuple conquérant sa liberté, ce retour de l'âge d'or et des siècles de l'égalité primitive ? Je crains bien que la corruption des mœurs ne convertisse cette sublime théorie en une belle et inutile spéculation.

Non, je ne vais point en France, et cependant je ne retournerai pas auprès de ma famille. En vain la voix de l'amitié me rappelle à Francfort! tu connois les raisons qui me tiennent éloigné de ma patrie, et.... pourquoi dissimulerois-je avec toi ?.... un autre motif plus puissant que mes malheurs domestiques arrête mes pas.... l'amour!.... tu vas te récrier, sans doute, mais abstiens-toi de toute réflexion ; je sais tout, absolument tout ce qu'on peut m'opposer, tes avis et tes bons mots seroient perdus. Celui qui peut plaisanter sur cette douce et sublime passion, qui ose en parler

avec ce ton léger que je me permettois autrefois, ne l'a jamais connue. L'amour, Wilhelm, développe les facultés de notre esprit et de notre ame et nous ouvre une source de jouissances délicieuses, inconnues à l'indifférence ; il complète notre existence, ou plutôt on ne commence vraiment à vivre que du jour où l'on commence à aimer.

Les anciens ont fait de l'amour une divinité gouvernant le monde, et même les dieux, et ils avoient raison. Son empire est tyrannique, mais que ses fers sont doux à porter ! il embellit tout, et fait trouver des charmes aux choses les plus ordinaires. Ma vie n'est plus qu'un enchantement continuel. Ah ! les expressions sont trop foibles pour peindre ce que j'éprouve...; c'est l'ivresse du bonheur.... je ne pense, je n'existe

plus que par Sophie. J'ai tout oublié, peines, plaisirs, études, ma famille, moi-même..... je ne vois plus au monde qu'elle ; lui plaire est ma seule ambition.

O doux pouvoir de l'amour ! en aimant cette femme incomparable, j'ai appris à aimer la vertu ; pourquoi cette fille du ciel ne se présente-t-elle pas aux hommes sous une forme aussi séduisante ? tous l'adoreraient ! que de douceur ! que d'innocence ! et cependant Sophie n'est point heureuse. En vain s'efforce-t-elle de sourire, en vain cherche-t-elle à couvrir sa profonde tristesse d'une apparence de satisfaction, ce cœur si pur, l'asyle de toutes les vertus, est en proie à des chagrins qu'elle s'obstine à tenir cachés. De fréquens soupirs soulèvent son sein, souvent ses yeux s'élèvent vers le

ciel, et ses paupières ne peuvent comprimer les pleurs qui viennent les humecter. Larmes précieuses ! que n'est-il permis à mes lèvres brûlantes de les recueillir ; ou que ne puis-je en tarir la source au prix de tout mon sang !

Elle cherche la solitude ; ce n'est qu'à sa bonté, à son inépuisable complaisance que l'on doit les instans qu'elle donne à la société, mais elle y apporte un air de contrainte qui perce à travers sa feinte gaîté ; de tristes souvenirs, des regrets amers agitent son ame, qui se trouve comprimée au milieu de ce monde étranger. Sophie a besoin de pleurer dans le sein d'une amie ; je sais tout cela, Wilhelm, et cependant sa bouche ne m'a pas encore révélé le secret de son cœur. Tu ne sais pas combien l'œil de l'amour est clairvoyant !

on le dit aveugle; oui, pour les défauts de l'objet aimé; mais pour ses chagrins il les devine tous.

Sophie paroît prendre quelque plaisir à ma conversation ; je suis triste comme elle : nos cœurs s'entendroient-ils ? quel fol espoir! Sophie ignore ce qu'elle m'a inspiré, et l'ignorera toujours. Ami, on me souffre; amant, je serois banni. Son cœur ne nourrit pas un sentiment que n'approuve la vertu, et l'attachement, en elle, est inséparable de l'estime; elle est de toutes les femmes la plus vertueuse, comme elle en est la plus belle! mais je la crois sensible et disposée à la tendresse. Elle n'a pas encore éprouvé l'amour, les liens qui l'unissent à son époux ont été formés par la vanité et par l'intérêt ; il existe entre ces deux êtres une trop grande disproportion d'âge et de goûts.

Tout annonce, dans Sophie, le besoin d'aimer, son innocence et sa vertu l'empêchent seules de s'y livrer. Sa vertu!.... Ne seroit-ce pas plutôt le préjugé? Quoi! la nature l'auroit en vain comblée des dons les plus rares! quoi, faite pour sentir, pour inspirer l'amour, Sophie seroit condamnée à la froide indifférence, à des combats plus cruels encore! elle passeroit sa vie à étouffer la voix de la nature, et à réprimer les desirs impérieux de ses sens! non, non, la Providence n'a jamais rien fait en vain; elle n'a pu nous imposer d'autre loi que celle de jouir des dons qu'elle nous a départis. Les fleurs du printemps ne s'épanouissent pas dans les déserts, et ne parfument pas des solitudes.

Non, tant de charmes ne resteront pas dans l'oubli..... peut-être suis-je

destiné à l'initier au bonheur, en le savourant dans ses bras.... Que dis-je? je m'égare.... Où étois-tu; Sophie?... un seul de tes regards, de ces regards où se peignent la candeur et l'innocence eût arrêté ce blasphême.

Je t'ai promis son portrait; son portrait! quelle est la plume assez téméraire pour oser l'entreprendre? comment peindrois-je l'expression que son ame donne à sa figure céleste? et sans cela, on ne peut avoir son image. D'autres auront peut-être les traits plus réguliers, seront même plus belles, mais aucune ne le sera à sa manière. Dans un cercle brillant Sophie n'obtiendra peut-être que le dernier regard, mais le cœur suivra ce regard. Tout ce qu'elle dit a de la grace; la raison et le sentiment président à ses discours; sa langue est toujours l'nter-

prête de son cœur, et ce qu'elle dit n'en a que plus de prix. Ses regards, sa voix, ses gestes, son vêtement, tout ce qui lui appartient, porte avec soi un charme irrésistible. Mais comment te détailler ses appas?.... Vingt fois je l'ai entrepris, et chaque fois ma plume a resté suspendue sur le papier, pendant que mon imagination s'égaroit dans les plus douces rêveries..... Wilhelm! je délire..... Mais l'amant qui a pu faire froidement et avec méthode le portrait de sa maîtresse, n'avoit d'un amant que le nom.

Je relis ma lettre, mon ami, et ne sais si je dois te l'envoyer. Elle est l'image du désordre de mon cœur. Avec moins d'amour, j'aurois eu plus d'esprit, et mon pinceau eût été plus correct. Non, je ne supprimerai pas cette lettre.... Tu la liras, Wilhelm,

tu connoîtras la force des sentimens que m'a inspirés cette femme adorable, tu m'excuseras, peut-être, et ne me presseras plus de retourner à Francfort.

Ton ami ROSENTHAL.

LETTRE XX.

SOPHIE A ÉMILIE.

Coblentz.

VOILA près de quinze jours que nous sommes à Coblentz, et il ne m'a pas encore été possible de t'écrire un mot. Les embarras de notre établissement, des visites à faire et à recevoir, ne m'ont pas laissé le temps de respirer. Nous sommes agréablement logés sur une petite place : notre hôtesse, madame Hann; est une veuve d'un certain âge. Elle a trois filles qui parlent assez bien le français, et qui m'ont paru ne pas manquer d'éducation.

M. de Listenai a monté un grand état de maison, et tu juges combien peu cela doit me plaire. Il a fallu me prêter les premiers jours à l'ennui de la représentation, mais le terme prochain de ma grossesse, et les incommodités que je commence à sentir, m'ont servi d'excuse et en même-temps de prétexte pour retourner à un genre de vie plus conforme à mes goûts.

Comme la maison que nous occupons est très-grande, M. de Listenai a engagé M. Rosenthal à y prendre un appartement. Cette proposition a paru lui faire le plus grand plaisir, et maintenant il est établi près de nous. La société de ce jeune homme me plaît de plus en plus, et lui, de son côté, paroît attacher du prix à la nôtre. Comme ta Sophie, il a connu le malheur dès sa tendre

jeunesse, et le temps ce grand guérisseur de tous maux, ne peut diminuer sa mélancolie. Au contraire, depuis son arrivée à Coblentz, il devient de jour en jour plus rêveur et plus distrait. Cela n'ôte cependant rien aux agrémens de son commerce, et sa distraction ne lui laisse pas perdre une seule occasion de témoigner au comte et à moi l'amitié la plus sincère.

Quelques jours après notre arrivée, il me demanda si j'étois satisfaite de mon appartement. Je lui répondis que oui; mais que je regrettois beaucoup mon boudoir de Paris; je lui en fis alors la description dans le plus grand détail, et je finis par lui dire que, malgré la commodité de mon appartement, une éternelle griffonneuse comme moi trouveroit cent fois par jour à désirer un

petit réduit où elle pût se livrer à son goût sans craindre d'être dérangée. Il m'écouta avec beaucoup d'attention ; sa physionomie devint un instant riante, puis il fit tomber la conversation sur un autre sujet.

Il y a huit jours que M. Rosenthal nous invita, mon mari et moi, à venir voir son petit appartement et à accepter une tasse de chocolat chez lui. Nous nous rendîmes à son invitation. Il nous reçut avec un air de contentement qui me surprit ; je lisois dans ses yeux, dans ses gestes, quelque chose qui n'étoit pas ordinaire, et il fut, pendant tout le déjeûné, d'une gaîté charmante. M. de Listenai venoit de recevoir sa gazette française de Cologne, et M. Rosenthal, suivant notre usage, fut chargé de la lire. Son impatience étoit visible : il galoppa la lecture de telle

façon que mon mari ne put pas glisser la moindre petite réflexion ; et à te dire vrai, je crois qu'il passa la moitié des articles. Quand il eut fini, il se leva, et s'approchant de moi, il m'entretint de mon boudoir de Paris. Je lui renouvelai mes regrets de n'en avoir pas un semblable ici. — « M. le Comte, dit-il en se tournant du côté de mon mari, je crois que vous n'avez pas bien visité cette maison, et qu'il y auroit moyen de donner à madame ce boudoir si désiré. — Impossible ! mon ami, répondit M. de Listenai, j'ai tout vu et bien examiné. — J'ai pourtant remarqué une chambre voisine de celle de madame, répliqua M. Rosenthal, madame Hann, il est vrai, se l'est réservée ; mais je crois qu'en la priant bien fort, elle la céderoit sans difficulté. — J'en doute, répondit mon mari. — Et

moi, non, reprit M. Rosenthal, cette chambre est bien la plus jolie chose du monde, et si vous voulez permettre que je vous y conduise..... — Volontiers, répondis-je en me levant. — N'en faites rien, madame, s'écria le Comte, il faut que Rosenthal soit devenu fou, ou qu'il veuille se moquer de nous. Cette chambre, la plus jolie chose du monde, je l'ai vue, c'est un mauvais galetas, obscur et dégoûtant; j'ai même fait soigneusement clouer la porte qui communique à votre appartement.

M. Rosenthal assura que mon mari se trompoit; celui-ci jura sur son honneur qu'il disoit vrai; enfin, on me prit pour arbitre, et nous nous rendîmes à la chambre en question. Peins-toi mon étonnement et celui de M. de Listenai! Ce mauvais galetas étoit la copie, mais la copie em-

bellie de mon boudoir de Paris. Une harpe, un petit bureau fourni de tout ce qui est nécessaire pour écrire, une bibliothéque, composée de livres italiens, français et allemands; des gravures délicieuses, des meubles du meilleur goût; enfin, rien n'y étoit oublié, J'étois dans le ravissement, et M. Rosenthal, qui s'en aperçut, me parut au comble de la joie. Mon mari, tout en admirant sa galanterie et son bon goût, ne put s'empêcher de lui reprocher tout doucement de lui avoir fait un mystère de cette surprise, en observant que dans ce changement de décoration, le rôle de trésorier lui revenoit de droit. — Ah! M. le Comte, répondit vivement M. Rosenthal, ne m'enviez pas le premier plaisir que j'aie goûté depuis long-tems. M. de Listenai insista, je me joignis à lui; mais je vis que ces

instances affligeoient notre ami, et je me bornai à lui faire mes remercîmens. Meubles, livres, instrumens, tout cela n'est que loué. Je me suis permis cependant une légère critique. J'avois aperçu, vis-à-vis le canapé, une gravure, représentant l'amour, un bandeau sur les yeux, et conduit par l'amitié; un lien de fleurs les unissoit, et leurs flambeaux étoient confondus. Je fus scandalisée de cette profanation, et voulus bannir la gravure du boudoir; mais mon mari et M. Rosenthal plaidèrent si éloquemment la cause des deux divinités, que je leur fis grace en faveur de la beauté du dessin et de l'exécution du sujet. Nous étions prêts à sortir, lorsque M. de Listenai me fit remarquer au-dessus de la porte cette inscription : *aux arts et à l'amitié*. Cette inscription me plaît

beaucoup, à cause de sa vérité et du sens qu'elle renferme. En effet, aucun étranger n'est admis dans ce sanctuaire, qui est devenu notre *athénée*. C'est là que nous nous rassemblons en petit comité; la musique, la peinture, la lecture et la conversation dont l'ame est la confiance, s'y partagent nos instans.

M. de Listenai ayant témoigné le regret d'avoir oublié le peu d'allemand qu'il savoit jadis, M. Rosenthal s'offrit à lui donner des leçons, qui furent acceptées sur-le-champ. Je suis devenue aussi son écolière, et en revanche, je lui enseigne l'italien. Que dis-tu de ce plan? Ne voilà-t-il pas de bonnes armes contre l'ennui et contre le dieu malin que tu redoutes si fort pour moi? Nos séances sont déjà commencées, et mon boudoir est devenu une petite académie. Les de-

moiselles Hann se joignent souvent à nous, et lorsque des affaires appellent mon mari dehors, je les fais prier de monter; car je ne sais pourquoi, dès que je me trouve seule avec M. Rosenthal, le sérieux et l'embarras viennent aussitôt se placer entre nous.

Ce fut un bien heureux hasard que celui qui nous fit faire la connoissance de ce jeune homme. Sa société nous fait trouver ici des ressources que nous ne devions pas espérer, et sans lui, peut-être, j'aurois déjà succombé sous le poids de l'ennui. Je n'ai pas encore osé le questionner sur le tems qu'il compte rester à Coblentz, tant l'idée de le perdre m'effraye. Il faut convenir aussi que je ne trouverois pas facilement à le remplacer.

Il m'a fait la confidence de ses

aventures, elles m'ont en même-tems touchée et intéressée: je t'en ferai le récit dans ma première lettre. L'amour a causé ses malheurs : il a aimé sans espoir; et ce qui l'a rendu plus à plaindre, celle qu'il aima, étoit indigne de sa tendresse.

Comme M. Rosenthal est le seul homme qui soit admis dans notre société, j'espère que tes craintes sur les prétendus dangers de mon séjour en Allemagne cesseront. Si je ne vois pas les choses absolument du même œil que toi, je n'en suis pas moins sensible aux avis que te dicte ta tendre sollicitude ; tranquillise-toi, ma chère Emilie, ma sécurité est parfaite, et crois bien que je ne m'abuse pas. Non, l'amour n'aura jamais d'empire sur mon cœur qui ne veut connoître que la douce amitié. Il est vrai que ce sentiment en moi res-

semble assez à une passion, et cela, comme tu l'observes, me sauvera toujours de l'amour. Non, certainement, je n'ai pas le malheur d'être une statue froide et inanimée; je remercie le créateur qui me donna un cœur sensible et des sens capables d'apprécier les beautés de la nature, les merveilles des arts, et de recevoir avec délices les tendres et innocentes caresses de ma fille et de mon amie.

Je suis cependant bien éloignée de mépriser tes avis, et je veillerai toujours avec soin sur moi-même.

. . . . . .

SOPHIE.

LETTRE XXI.

E. Rosenthal à W. Verner.

Coblentz.

Je ne puis voir Sophie, elle est indisposée, dit-on, il faut que je t'écrive. Un amant absolument seul est à plaindre; le grand monde ne peut lui plaire, la solitude et le silence lui deviennent à charge. C'est alors qu'il a recours à sa plume et que le papier devient son confident. Le premier roman fut sans doute fait par un être brûlant d'amour, et privé d'un ami au sein duquel il put épancher ses secrets.

Si je fuis ce monde que son insen-

sibilité me rend odieux, d'autres peines m'attendent dans la solitude. Quand je suis seul, je rêve, et c'est à Sophie. Tout ce que mon imagination vient alors me présenter, allume dans mon sein un feu dévorant..... Les brûlans désirs troublent mes sens et égarent ma raison; mais tel est l'empire de cette femme céleste, que si je suis en sa présence, le calme renaît aussitôt, mon cœur rentre sous l'empire de la vertu, et les jouissances de l'amour me paroissent moins désirables que le doux contentement de l'ame que j'éprouve auprès d'elle; il me suffit de la voir pour être heureux. Ne crois cependant pas, Wilhelm, qne je donne dans les rêves de l'amour platonique: près de Sophie le désir brûle toujours; mais il ne répand dans mes sens qn'une

douce et agréable chaleur, au lieu des orages qu'il y excite quand je suis seul et livré au pouvoir de mon imagination. Satisfait de l'entendre, j'oublie que l'amour a d'autres plaisirs, et cette victoire que je remporte sur moi même, n'a rien de pénible ni de douloureux. L'empire de la véritable vertu seroit-il donc plus puissant que celui de l'amour-même! Je commence à croire qu'une femme vertueuse n'inspire jamais que des sentimens purs, et que celles qui succombent ont toujours fait au moins la moitié du chemin.

Nous menons une vie uniforme et retirée. Les incommodités d'une grossesse très-avancée ont servi de prétexte à Sophie, pour s'éloigner insensiblement de la société, et le temps qu'elle enlève aux assemblées tourne au profit de nos séances et de mon

amour. A quatre heures on apporte le thé dans le boudoir ; à cinq nos leçons commencent, puis nous causons ou faisons de la musique jusqu'au souper. Ces heures sont pour moi les plus agréables de la journée ; et tu le concevras sans peine, je passe mes matinées avec l'époux de Sophie. M. de Listenai est d'un commerce plus facile qu'agréable ; il a peu d'esprit, encore moins de connoissances ; mais son ame est honnête et franche ; en un mot, on trouve en lui tous les défauts et toutes les vertus que donnent les prejugés trop ordinaires aux gens de sa condition. Il a un goût décidé pour les discussions en tout genre ; chaque objet devient pour lui le sujet d'une dissertation, et si l'on sait profiter de ce foible, l'agacer par des objections, en observant une certaine déférence

pour sa qualité et ses opinions, on sera toujours sûr de le captiver.

Hier, Sophie se trouva tout-à-coup un peu indisposée, et cette indisposition lui parut être un signe avant-coureur de son prochain accouchement. Tu conçois mes inquiétudes, mon effroi même. Heureusement le Comte, qui n'est pas grand physionomiste, ne s'aperçut pas de mon trouble ; mais un regard de Sophie m'apprit qu'il ne lui avoit pas échappé ; et je crus lire dans ses yeux qu'elle étoit touchée de l'intérêt que je prenois à son état. Cependant les maux s'apaisèrent au moment où je me disposois à sortir pour la laisser en liberté ; elle me rappela et me dit que puisque ce n'étoit qu'une fausse alarme, elle resteroit levée.

Sur ces entrefaites, arriva le médecin. Lorqu'il eut questionné la ma-

lade, le Comte l'entraîna dans l'embrâsure d'une fenêtre, où ils entâmèrent une discussion sur la sciatique ; je me plaçai auprès de Sophie : elle m'entretint long-temps d'une amie qu'elle a laissée à Paris, et parut vivement regretter de ne l'avoir pas auprès d'elle dans un moment aussi critique. Insensiblement ses idées prirent une teinte plus sombre : elle me parla des dangers de son état et de la mort, non pas avec le courage, souvent affecté, des Stoïciens, mais avec cette douceur, cette résignation et ce calme que donne une conscience pure. Je voulus détourner sa pensée de ces tristes réflexions. — Pourquoi, me dit-elle, changer de conversation ? j'aime à m'entretenir quelquefois de ce moment inévitable. Je ne ferai point parade d'une fausse fermeté : je crains

la mort, je l'avoue, mais elle ne m'effraye pas au point de n'oser l'envisager. Que de raisons doivent lui faire perdre de son amertume! Qui peut douter de la sagesse divine? Qui niera la prévoyante bonté du créateur? Puis-je croire que la mort soit un mal, quand Dieu, qui fit tout pour notre bonheur, nous condamne cependant à mourir? Ne dois-pas penser plutôt qu'elle est le complément de ses autres bienfaits? Le mal n'a pu jaillir de la source de tout bien, et si nous éprouvons une secrète horreur pour la destruction de notre être, si un voile épais couvre l'avenir à nos yeux, n'est-ce pas parce que notre existence entrant dans le plan général de la création; l'Eternel a dû, au milieu des désordres physiques et moraux qui nous éprouvent, nous donner un lieu qui nous

attachât à la vie. Le tombeau n'est-il pas l'asyle de l'innocence opprimée ; le lieu où les amis et les parens se rejoignent pour ne plus se séparer, où l'ame, libre du joug des passions, se livre sans crime et sans contrainte à tous ses mouvemens?... — En disant ces mots, ses yeux s'étoient élevés vers le ciel, et une larme tomba de ses paupières; j'étois ému moi-même jusqu'à l'attendrissement. — Ah! madame, lui répondis-je, l'idée de l'affliction, du désespoir de vos amis, devroit vous faire craindre l'instant qui vous sépare d'eux. — Des amis !..... j'ai une amie, une seule, et n'en suis-je pas séparée ?— Une seule ! ah ! vous ne rendez justice ni aux autres ni à vous-même, tous ceux qui vous approchent ne deviennent-ils pas vos amis ? Vous connoître et vous aimer

n'est-ce pas une même chose ? — Je parlois avec force, comme un homme vivement pénétré de ce qu'il dit, Sophie le remarqua, et ses yeux m'exprimèrent le plaisir qu'elle ressentoit. — Dans la bouche de tout autre, me dit-elle, je ne verrois dans ces paroles qu'une de ces phrases bannales, que les hommes répètent tous les jours à des femmes qu'ils méprisent assez pour croire leur en imposer par de grossières flatteries. Mais pour vous, Rosenthal, j'ai pris une autre idée de votre caractère, et j'ai l'amour propre de me juger digne de votre estime. La vie est un fardeau bien pénible lorsqu'on n'a pas un ami..... — Vous en avez un, m'écriai-je, en l'interrompant, vous en aurez mille quand vous le voudrez ! Si j'osois..... je m'arrêtai, craignant de me trahir. Sophie me regar-

da en souriant. — Je vous devine ; me dit-elle, soyons amis, Rosenthal ; vous n'êtes pas heureux, je suis bien loin de l'être !..... les infortunés doivent se rapprocher, se consoler mutuellement ; c'est pour eux que l'amitié descendit sur la terre.

Les demoiselles *Hann* arrivèrent en ce moment. Ce contre-temps me donna d'abord de l'humeur, mais avec un peu de réflexion, je m'en félicitai comme d'un accident heureux ; car mon émotion étoit si grande, qu'elle m'eût facilement emporté au-delà des bornes de la prudence. Voilà un grand pas de fait, mon cher Wilhelm, toute mon attention doit maintenant être employée à cacher l'amour sous le voile de l'amitié. J'ai fait à Sophie l'histoire de ma vie, et elle me donne le titre d'ami avec d'autant plus de confiance, qu'elle me croit

encore épris de cette femme que, pour mon repos, je n'eusse jamais dû connoître.

Nous faisons souvent de petits concerts avec nos hôtesses. Sophie, qui toute cette soirée fut d'une humeur charmante, prit sa harpe et s'accompagna avec cette grace et ce goût qu'elle apporte à tout ce qu'elle fait. Quels sons harmonieux elle tiroit de cet instrument ! Quelle expression dans sa voix et dans ses traits, lorsqu'élevant vers le ciel ses yeux animés par le sentiment, elle les reportoit sur moi avec un doux sourire !.... et j'eus assez de force pour ne pas tomber à ses pieds !....

La peinture se mêle aussi à nos amusemens. *Louise Hann* dessine avec goût ; Sophie, (quel talent lui est étranger !) peint en perfection la miniature. Je me suis mis sur les

rangs avec mes pastels. M. de Listenai, assez bon connoisseur, juge nos productions et décerne les prix.

C'est ainsi que mes jours s'écoulent dans un continuel enchantement; et tu devines que Francfort ne retrace plus à mon esprit que de pénibles souvenirs. De grace ne me parle plus de cette femme odieuse: non, je ne l'ai jamais aimée; je n'ai connu l'amour que de l'instant où j'ai connu Sophie. Je n'eus pour la première qu'un goût léger qui s'accrut par les obstacles, que la jalousie entretint et que le mépris détruisit.

Adieu, cher Verner, sois moins paresseux, et écris quelquefois à ton fidèle ami

ROSENTHAL.

LETTRE XXII.

SOPHIE A EMILIE.

Coblentz.

EMILIE! Emilie! c'est en ce moment, plus que jamais, que je sens combien ont été cruels ceux qui m'ont arrachée à ma patrie et à toi. Je touche à l'instant où les consolations de l'amitié vont m'être aussi nécessaires que les secours de l'art; je vais devenir mère une seconde fois! Quand je donnai le jour à ma Lolotte, je m'en souviens, tu ne quittas pas le chevet de mon lit : un mot, un serrement de main, un sourire de mon Emilie me rendoient le cou-

rage, prêt à m'abandonner au milieu des souffrances; et tu ne seras pas là!... et moi, seule, livrée à des mains étrangères!.... On me parle des talens de l'accoucheur, je veux bien y croire; mais de noirs pressentimens, une tristesse involontaire se sont emparés de mon esprit. Ces lignes, peut-être, sont les dernières que tu recevras de Sophie; peut-être est-ce son dernier adieu..... Cette idée me poursuit, malgré tous mes efforts pour l'éloigner, et chacun de mes songes m'offre ma mère me tendant les bras et me souriant du haut des cieux....; mais quelle foiblesse est la mienne!..... Tu as raison, Emilie, l'impression du moment m'entraîne toujours, et le sentiment l'emporte sans cesse sur la raison.

Le chevalier de Mercour ne re-

tourne point en France, comme on me l'avoit assuré à Manheim ; il revient ici avec son oncle le commandeur. On vient de leur arrêter un appartement dans une maison précisément en face de la nôtre.

J'ai eu hier, de très-grand matin, une visite de madame Hann : elle m'a confié l'inquiétude et les chagrins que lui donne *Sara*, l'aînée de ses filles. Dans les premiers temps du séjour des émigrés à Coblentz, cette dame loua indifféremment sa maison à tous ceux qui se présentoient, et la beauté de ses filles lui attira une foule de locataires. M. de Kerdouan, jeune gentilhomme breton, parvint à se faire aimer de Sara, qui ne put défendre son cœur contre les pièges de la galanterie française. Madame Hann s'en aperçut, se défit insensiblement de ses locataires, et ne re-

çut plus chez elle que des personnes âgées ou mariées; mais elle craint que cette précaution tardive ne soit insuffisante. M. de Kerdouan offre, il est vrai, d'épouser Sara; mais outre qu'il est sans fortune, madame Hann, qui idolâtre sa fille, ne peut se résoudre à la voir s'éloigner d'elle. Ne doutant pas que ce jeune homme ne cherche à se lier avec M. de Listenai, pour avoir occasion de voir Sara, le but de sa visite étoit de me prier d'engager mon mari à ne pas le recevoir. « Hélas! ajouta cette prudente mère, on vante beaucoup le bonheur de Coblentz dans cette circonstance, à cause des sommes que les émigrés y apportent; mais je commence à craindre que leur séjour dans notre ville ne lui soit plus nuisible qu'avantageux, et que nous ne troquions les bonnes mœurs qui

y régnoient, contre l'or des Français. Le goût du luxe commence à se glisser dans toutes les classes; les profits énormes qui se font semblent autoriser cette inovation; mais ces profits passeront, et le luxe destructeur des bonnes mœurs restera. »

Je trouvai que madame Hann avoit raison. C'est une excellente personne; mais elle a un défaut qui rend sa société insupportable; elle veut toujours parler, et la mémoire lui manquant à chaque instant, ce sont des répétitions éternelles. On se croit arrivé à la fin de son récit, on se flatte de pouvoir enfin respirer un moment, point du tout; la bonne dame a oublié un fait essentiel, et elle recommence. Si par hasard, lorsque l'haleine lui manque, elle vous laisse placer un mot, son regard est fixe, vous croyez qu'elle vous écoute;

non, elle pense uniquement à ce qu'elle a dit ou à ce qu'elle va dire.

Puisque je tiens le pinceau, je vais te faire le portrait des trois sœurs. *Sara*, l'aînée, est fort jolie, mais elle m'a paru être une petite personne bien légère, bien inconséquente : elle a quelques talens, qu'elle néglige entièrement pour la parure et pour la danse. Son ambition est d'avoir l'air *français*, et pour y parvenir, elle prend celui d'une folle : elle parle sans cesse de Paris, m'accable de questions sur cette capitale, élève jusqu'aux nues les avantages de notre nation, et assure qu'elle n'épousera jamais qu'un Français. *Louise* n'a pas autant de beauté que sa sœur; mais elle est douce, modeste, sensée, remplie d'attentions pour sa mère, qu'elle aide dans les soins du ménage : elle paroît

aimer ses devoirs par goût, et ne regarder les plaisirs que comme un délassement. *Charlotte*, la plus jeune, ne manque pas d'agrémens extérieurs; mais, comme l'a observé M. Rosenthal, elle a le cœur meilleur que la tête, c'est-à-dire, qu'avec mille qualités estimables, Charlotte est extrêmement bornée.

Dans les premiers temps de notre séjour dans cette maison, la douceur de Charlotte, les égards qu'elle nous témoignoit à chaque occasion; firent que M. Rosenthal la distingua de ses sœurs; ses charmantes naïvetés surtout le divertissoient, aussi ne manquoit-il pas d'aller tous les jours passer une heure auprès d'elle; mais elle interprêta mal ses visites, et l'aima avec la même bonne foi qu'elle s'en croyoit aimée. Depuis ce temps, elle recherche avec soin sa société. Lors-

qu'elle le sait chez moi, elle ne manque pas de s'y rendre aussitôt : elle ne le perd pas un instant de vue; s'il parle, elle devient tout oreilles, et respire à peine. Si ses yeux rencontrent les siens, elle rougit; et s'il lui adresse la parole, elle perd aussitôt contenance. La bonne Charlotte n'y met pas de finesse, elle ne connoît aucun des détours de la coquetterie; son cœur est, comme on dit, sur sa main, chacun peut voir ce qui s'y passe.

Ces jours derniers mon mari alla passer la soirée chez M. *de Calonne*. Les Demoiselles *Hann* vinrent me tenir compagnie; M. Rosenthal étoit avec nous et nous fimes un petit concert. J'eus la malice d'exiger que Charlotte chantât un duo avec lui, mais je me repentis bientôt de cette méchanceté, la pauvre enfant trem-

bloit au point de ne pouvoir garder la mesure, le concert finit de bonne heure; nous lûmes et nous causâmes en attendant le retour de M. de Listenai. Un grand mariage, qui vient de se faire ici, fit tomber la conversation sur un sujet toujours intéressant pour les jeunes personnes. Charlotte, suivant son usage, gardoit le silence, mais on lisoit dans ses yeux qu'elle avoit quelque chose à dire, en effet, après bien des incertitudes: — Etes vous Marié, monsieur, dit-elle à Rosenthal? — hélas! oui, Mademoiselle, répondit celui ci. — C'est dommage! répliqua, avec la plus grande naïveté et en soupirant, cette pauvre Charlotte. « — Tu devines l'embarras de M. Rosenthal à cette exclamation inattendue, je me mordois les lèvres; mais la pétulante Sara s'ap-

prochant de sa sœur et lui prenant les mains, dit avec une gravité affectée: « Oui, ma chère Charlotte, « c'est bien dommage qu'il soit ma- « rié, ce beau M. Rosenthal; mais « patience, il peut devenir veuf, « et dans ce cas, dit elle en se tour- « nant vers lui, je vous recomman- « de ma sœur, elle se connoit en « mérite, c'est dire qu'elle a rendu « les armes au vôtre; et j'espère « que vous ne serez point ingrat. » Et de nouveaux éclats de rire terminèrent ce burlesque discours. La pauvre Charlotte confuse, les yeux baissés, dit d'une voix mal assurée: « Sara! Sara! c'est bien mal à toi! .. »

La boutade inattendue de Sara avoit achevé de décontenancer Rosenthal; je lui fis signe de se joindre à moi; je m'approchai de Charlotte et lui prodiguai les plus tendres ca-

resses. Rosenthal unit ses consolations aux miennes ; un geste assez naturel conduisit l'une de ses mains du côté de Charlotte qui, dans le désordre où elle étoit, y mit la sienne et se leva. Rosenthal sourit, et pressa cette main dans les siennes. Charlotte, toujours de bout, immobile, les yeux baissés et les joues couvertes du plus bel incarnat, respiroit à peine. — « Il seroit certainement bien doux pour moi, lui dit-il, de mériter l'estime d'une personne aussi aimable que vous. (Charlotte leva timidement les yeux sur ceux de Rosenthal, comme pour s'assurer de la sincérité de ce discours.) « Mais quelque flatteur que soit pour moi, continua-t-il, ce que vient de dire Mlle. Sara, je sais parfaitement que ce n'est qu'une plaisanterie à laquelle on ne peut donner une au-

tre interprétation, à moins d'être aveuglé par la plus ridicule vanité.» Les premières paroles de Rosenthal avoient dissipé le nuage qui obscurcissoit les traits de Charlotte, mais la fin les attrista de nouveau. — une plaisanterie, Monsieur, lui répondit elle? — Oui, une plaisanterie, répliqua Rosenthal, je n'ai pas assez de vanité... — Eh! pourquoi de la vanité, interrompit vivement Charlotte, c'est si naturel! ... la maligne Sara alloit relever cette nouvelle naïveté, mais l'arrivée de mon mari mit fin à cette scène qui m'avoit d'abord amusée et qui commençoit à me fatiguer. Je plains la pauvre Charlotte et mon projet est de faire part de cette découverte à Mme. Hann, afin qu'elle prenne les mesures que l'intérêt même de cette jeune personne exige. Le soir à souper je

plaisantai Rosenthal sur sa nouvelle conquête et je m'en repentis aussitôt, car c'étoit toucher une corde bien délicate. « Voilà des tours de ce malin enfant, dit-il avec un sourire forcé, et Charlotte, ajouta-t-il en soupirant, n'est pas ici la seule qui ait à s'en plaindre. »

Adieu, chère Emilie; ah! que ne puis-je t'avoir auprès de moi! Les plaisirs que je goûte ici, sont toujours mêlés d'une secrète inquiétude; la vie que j'y mène est à coup sûr bien faite pour me plaire; et cependant il est quelque chose que je ne puis définir, qui m'empêche d'être complètement heureuse. Ah! ce n'est qu'auprès de toi que je pourrai retrouver le bonheur et le repos.

Mille tendres baisers à toi, à ton mari, à tes enfans.

Ta SOPHIE.

LETTRE XIII.

E. Rosenthal à W. Verner.

Coblentz.

Depuis ma dernière lettre, Sophie est devenue mère; elle désiroit ardemment un fils, et le ciel a exaucé ses vœux.

Sophie ne sera pas mère à demi; *Emile*, c'est le nom de son enfant, n'aura pas d'autre nourrice qu'elle. Pendant cinq jours j'ai été privé du charme de sa présence; mais d'heure en heure on m'instruisoit de son état; et je ne respirai que quand je sus que la plus heureuse couche ne laissoit

aucnne inquiétude sur sa précieuse existence.

Le sixième jour il me fut impossible de maîtriser mon impatience; je me glissai jusqu'à la porte de son appartement, qui étoit entr'ouverte, et une glace m'offrit l'image de Sophie. Elle étoit assise sur son lit; une pâleur touchante avoit remplacé les roses de son teint; ses yeux languissans se portoient tour à tour, avec l'expression de la joie, sur son enfant reposant à ses côtés, sur son époux et sur une lettre qu'elle tenoit dans ses mains; elle paroissoit plongée dans une douce et profonde rêverie; et sa voix murmura quelques mots que je ne pus entendre.

En ce moment M. de Listenai m'apperçut; je le saluai d'un signe de tête, et m'informai à voix basse de la santé de Sophie. Le comte, sans

me répondre, vint à moi, me prit par la main, et me faisant faire le tour d'un ample paravent, me conduisit auprès du lit de son épouse. Je dégageai ma main d'entre les siennes, car je tremblois, et je balbutiai quelques mots inintelligibles. Sophie tressaillit, un tendre incarnat vint colorer ses joues, et elle jeta un cri de surprise. Je frémis, en songeant que ma brusque apparition pouvoit l'avoir effrayée, et je lui fis part de mes inquiétudes et de mes regrets. — Peur! me répondit-elle; eh! pourquoi, Rosenthal, vous craindrois-je (1)? et elle me présenta sa

(1) Pour comprendre ce passage, le lecteur doit savoir que Sophie venoit de lire une lettre de son amie, qui lui témoignoit quelques inquiétudes sur ses liaisons avec Rosenthal.

main, en levant sur moi ses beaux yeux. Je ne pus m'empêcher de la presser doucement contre mes lèvres.

Wilhelm ! ces paroles de Sophie retentissent encore dans mon cœur, et le regard dont elle les accompagna, est toujours présent à ma pensée. Jamais elle ne me parut plus touchante; jamais sa vue ne fit sur mes sens une plus profonde impression, et je ne sais par quel charme, ces mots, ce regard, ont purifié mon amour et calmé mon sang qui commençoit à s'enflammer. J'ai cru voir dans ces mots : « Pourquoi vous craindrois-je ? » le résultat des réflexions qui l'occupoient lorsque j'ai paru devant elle, et voilà comment ma passion se plaît à les paraphraser : « Pourquoi craindrois-je le sentiment que Rosenthal m'a inspiré ; mon ami est

vertueux, et en lui confiant le dépôt de mon innocence, ne suis-je pas sûre de ne la perdre jamais ?.... » Mais où me laissé-je entraîner !.... Fol espoir !... amour ! que tes illusions sont douces, mais qu'elles sont trompeuses !

Depuis deux jours nous avons repris les séances du *Muséum*. Je commence à recevoir les leçons de Sophie avec moins de distraction. Peu s'en est fallu, au commencement, que je ne trahisse vingt fois le secret de mon cœur, et M. de Listenai, qui ne devinoit pas la cause de mon trouble, désespéra un instant de mes succès. « Vous êtes meilleur maître que bon écolier, me disoit-il »; mais enfin je suis parvenu à surmonter cette foiblesse. Je puis être assis auprès de Sophie, l'entendre, la toucher, glisser un regard furtif entre

les plis d'un mouchoir indiscret, sans perdre tout-à-fait la raison. Ce trouble néanmoins me reprend chaque fois que le comte nous quitte ; mais cela lui arrive rarement. Il est heureux pour moi qu'il ait bien voulu se mêler à nos études ; car je ne sais pas ce que je serois devenu dans un tête-à-tête. Hier encore, une bagatelle faillit à me déconcerter. . . . . Mais, comment aurois-je pu garder mon sang-froid ? Sophie étoit assise à mes côtés, et me donnoit une leçon de grammaire italienne. Son visage étoit penché vers le mien, son doigt me montroit un mot que j'avois mal prononcé, et qu'elle vouloit, en souriant, me faire répéter. . . . . C'étoit *io amo* ! . . . . Je sentois que je rougissois. . . . Je répétai donc *io amo*, mais d'une voix si basse et si tremblante, et en rougissant si fort, que

je ressemblois assez à un coupable qui avoue sa faute.

Sophie fait des progrès rapides dans notre langue ; elle a, pour apprendre, une incroyable facilité. Déjà elle commence à lire nos auteurs, mais elle s'obstine à ne vouloir pas prononcer un seul mot. M. de Listenai, au contraire, ne cache pas la mauvaise opinion qu'il a de notre littérature, et ne s'attache qu'à apprendre les phrases d'un usage fréquent, afin de pouvoir se faire entendre dans ce pays. Il y a jadis fait la guerre, et il a conservé le souvenir des termes les plus usités. Son étude se borne à meubler sa tête de plus de mots qu'il peut, et les grimaces qu'il fait en les prononçant, nous réjouissent beaucoup. Je m'épuise à lui répéter que ces contorsions sont une peine inutile ; le

préjugé que les Français ont généralement contre notre langue, lui fait croire que pour la bien prononcer, il faut absolument se disloquer la mâchoire. Sophie qui ne veut pas faire grimacer sa jolie bouche, refuse absolument de prendre des leçons de prononciation.

M. de Listenai, dont l'amitié pour moi redouble chaque jour, m'entraîna ce matin dans son appartement, pour discuter un point de droit public. Il me fit la confidence d'un ouvrage auquel il travaille depuis long-temps, et où il prouve, ou du moins cherche à prouver, l'excellence du régime féodal. Il invite les nations qui l'ont abandonné, à y retourner promptement, si elles veulent éviter les plus grands malheurs. Sur ces entrefaites Sophie arriva et me présenta son nouveau-

né. En le recevant de ses mains, j'éprouvai une sensation indéfinissable. Mon imagination, toujours active, toujours prête à flatter mon amour, ne me permet pas de voir les actions, même les plus indifférentes, telles qu'elles sont en effet; l'illusion m'enlève sans cesse dans son magique empire. Ce n'étoit plus la comtesse de Listenai qui me présentoit son fils, c'étoit Sophie, devenue mon épouse, remettant dans mes bras le premier fruit de notre amour; je le reçus avec le même transport, je le pressai contre mon cœur palpitant et lui donnai un baiser avec toute la tendresse d'un père. Mais dans l'instant même le songe s'évanouit; je ne vis plus dans cet enfant que le fils du comte de Listenai, et le cœur serré de tristesse, je le remis à sa mère. Lorsque Sophie

nous eut quittés, je me jetai dans un fauteuil où je me livrai à mes réflexions, pendant que l'impitoyable comte me dévéloppoit le plan de son ouvrage. Il fut tellement enchanté de mon attention, qu'il me déclara que ma société étoit devenue un véritable besoin pour lui, et que, quand mes affaires seroient terminées à Coblentz, il viendroit demeurer à Francfort et y prendre un logement chez moi. Tu devines bien que *mes affaires* ne seront pas de sitôt terminées.

Quelles sont tes espérances, me diras-tu, et cet état peut-il durer? Certainement, Wilhelm, il n'est que trop vrai, il ne peut pas toujours durer, et son terme, que je n'envisage qu'en frémissant, sera en même-temps celui de mon bonheur. Je sais que la raison m'ordonne de fuir;

mais je sens aussi que cette résolution est au-dessus de mes forces. Le destin de ma vie est à jamais fixé : Aimer Sophie, et mourir si je la perds ! Qui m'empêchera de la suivre à Paris, si les événemens lui permettent de retourner dans sa patrie ? Son époux n'est plus jeune.... les liens qui m'enchaînent peuvent être brisés... Peut-être !.. Amour ! à quoi me réduis-tu ! Qui ? moi ! désirer la mort d'un homme qui me traite comme un ami !....Un sombre nuage voile l'avenir, et je cherche en vain à le percer. Souvent, je me repais de l'espoir qu'un jour le sort réparera ses injustices passées ; qu'il me fera oublier les maux dont il empoisonna ma première jeunesse, et chaque fois des idées tristes et lugubres viennent, malgré moi, se mêler aux doux rêves de mon imagina-

tion. Ah! puissent mes jours s'écouler, jusqu'au dernier, tels que ceux que je passe à présent. Bien des choses, il est vrai manquent à mon bonheur; mais la crainte de perdre ce bonheur-là me fait aussi appréhender un changement dans ma situation. Je sommeille doucement, et tremble de me réveiller.

Le Comte exige que je partage sa table tous les jours. Lorsque je revis Sophie pour la première fois, nous eûmes à souper plusieurs émigrés, parmi lesquels je distinguai le chevalier de Mercour. Sa physionomie ouverte et gaie me prévint sur-le-champ en sa faveur; son esprit et ses manières engageantes achevèrent de me gagner. Il parut également goûter ma société, et nous nous entretînmes ensemble toute la soirée. J'ai cru remarquer à travers la gaîté

qui anime tous ses discours, beaucoup de sensibilité, et l'heureux accord de la légèreté qui caractérise les Français, avec l'esprit et la raison. On peut lui reprocher de juger quelquefois trop superficiellement, de généraliser ses maximes qui éblouissent d'abord par le ton sentencieux avec lequel il les débite ; d'avoir des principes de religion et de morale un peu hasardés ; mais il a étudié avec soin le cœur humain, et surtout celui des femmes. Il paroît porter jusqu'au milieu des plaisirs un esprit d'observation qui lui fait tirer parti de tous les événemens de la vie.

Le chevalier de Mercour a sans doute des défauts ; eh ! qui voudroit se donner pour ami un homme parfait ? mais il sait les racheter par mille belles qualités, surtout par celles du cœur, et dans ce moment,

plus que jamais, je dois m'applaudir d'avoir fait la connoissance de cet aimable Français. Il m'a paru connoître depuis long-temps madame de Listenai, et j'aurai sans doute occasion de le rencontrer fréquemment ici. Le lendemain du souper, il est venu chez moi, il m'a beaucoup engagé à le voir souvent. Je ne négligerai aucun moyen de me lier plus intimement avec lui.

Adieu, mon cher Wilhem, grondе-moi, si tu veux; mais réponds-moi bientôt.

Ton ami, ROSENTHAL.

LETTRE XXIV.

Le Chevalier de Mercour, à Sainval.

Coblentz.

Enfin, me voilà à Coblentz, cher Sainval ; une maudite attaque de goutte, survenue au Commandeur, nous a encore arrêtés quinze mortels jours à Trèves, et a failli nous faire périr tous les deux : mon oncle de douleur, et moi d'ennui et d'impatience. Comment s'appelle cet imbécile de philosophe, qui prétend que la goutte n'est pas un mal? Autant vaudroit dire que l'amour n'est pas

un bien. Mon oncle, pendant cette attaque, étoit devenu un excellent prédicateur ; il m'a fallu tremper mon vin. « Buvons moins, Chevalier, me disoit-il, afin de boire plus longtemps ! » Mais ces belles résolutions ont disparu avec la maladie.

Il ne m'a pas encore été permis de voir la belle Mme. de Listenai, l'amour fait précéder ses fruits par des fleurs, mais il n'en est pas de même de l'hymen, et Sophie paye en ce moment ses complaisances conjugales par les douleurs de l'enfantement. J'ai cependant vu le Comte ; il nous a donné à souper. Il est toujours le même. Il étudie, par manière de passe tems, les blasons et le code féodal de ce pays. Il m'a paru enchanté des découvertes que cette étude lui fait faire, il se plaint amèrement de la sottise de nos pères

qui se sont laissé duper comme des enfans et ont vendu leur liberté aux rois. Il exalte beaucoup la sagesse et la prudence des princes allemands qui ont su maintenir leur indépendance et leurs prérogatives, il assure que la révolution n'auroit pas eu lieu, si le système féodal eût été maintenu en France.

Pourquoi ces plaisanteries usées, Sainval? moi, amoureux! moi, renoncer au sexe entier, à tous les plaisirs pour une seule femme! non, mon ami, détrompe-toi. Je désire Sophie, mais n'en suis point amoureux; je possède encore toute ma raison, et quelle que soit la félicité que me promette la possession de cette belle, si je n'avois mon amour propre à satisfaire, je serois déjà à Paris. Apprends à me mieux connoître.

J'étois encore indécis sur la con-

duite que je devois tenir vis à vis la comtesse, lorsque tes reproches, comme un trait de lumière, ont fixé mes irrésolutions, et m'ont fait prendre une parti qui te prouvera que jamais je ne serai un héros de Roman. Que Sophie succombe et mon premier souhait sera rempli. Alors, n'en doute pas, détrompée sur ses chimères sentimentales, la reconnoissance l'amènera dans mes bras, comme dans ceux de l'auteur de sa félicité. Je te le repète, Sainval, je ne suis point amoureux, mais la guérison de cet esprit malade est une cure digne de moi; et je l'entreprends; tu ignores mon plan, ceci est donc une énigme pour toi. Ecoute moi donc avec le respect que l'on doit au génie. C'est lui qui m'inspire; en me faisant mépriser les routes

vulgaires, il m'en fraye de nouvelles.

Sophie connoît mes principes et mes vues sur elle ; sa tendre Emilie n'aura pas manqué de me peindre à ses yeux des plus noires couleurs. Elle est sur ses gardes contre moi et cependant je ne puis l'enlever que par surprise. Il ne m'est donc plus permis d'aspirer à la gloire de réduire moi-même ce cœur rebelle et de lui donner la première leçon d'amour. La sentimentale Sophie n'est pas une femme ordinaire qui puisse être séduite par le simple attrait du plaisir. C'est en vain que je chercherois sous le voile de l'amitié, sous le masque de la sensibilité et de toutes ces vertus auxquelles elle attache tant de prix, à obtenir sa confiance pour me glisser ensuite

dans son cœur. Voilà les difficultés, Sainval, et je sens que mes lauriers vont se flétrir si je ne réussis pas à leur joindre ceux que me promet cette nouvelle victoire.

Mais, je te le repète, ne va pas croire que ton ami donne jamais dans les billevesées de-Saint-Preux et des Céladons de cette espèce. L'amour me promet les plus rares plaisirs dans les bras de Sophie, et, fidèle à mon plan, ne dois-je pas tout mettre en œuvre pour faire à-la-fois mon bonheur et celui de la charmante tigresse ? Elle ignore le véritable emploi de la vie ; elle végète tristement..... Semblable à une fleur qui, privée des bienfaisans rayons du soleil, est sur le point d'être flétrie avant de s'épanouir..... C'est à moi qu'elle devra ce bienfait : nouveau Pygmalion, j'animerai cette belle sta-

tue!..... Sophie une statue!..... quel blasphême!,.... Non, tout en elle décèle le besoin d'aimer : ses yeux chargés d'une douce volupté, un air de langueur répandu sur toute sa personne, annoncent que ses sens brûlent de jouir, et qu'elle ignore la cause et le remède du mal qui la tourmente. Ses organes sont faits pour recevoir et communiquer toutes les jouissances ; mais effrayée par ce vain fantôme, qu'elle nomme *vertu*, elle craint d'écarter le voile épais que le préjugé a mis sur ses yeux. Il faut lui enlever ce voile odieux, lui montrer la route du bonheur, et bientôt, satisfaite, reconnoissante, elle cueillera avec moi les fleurs dont la nature a embelli les ronces de la vie. Non, je ne me trompe pas, avec des sens aussi combustibles, Sophie, initiée aux mys-

tères de l'amour, deviendra une des plus ferventes prêtresses de Vénus...

Mais que fais-tu là avec tes gros yeux ouverts et fixes comme ceux d'un homme étonné? Quoi! tu ne me comprends pas encore?..... Ecoute-moi donc, lourd cerveau.

Si la romanesque Sophie rencontre quelque jour un homme aussi romanesque qu'elle, qui joigne à un extérieur agréable des goûts et un caractère semblables aux siens, cet homme rare suivra par instinct la marche que j'aurois dû prendre par réflexion, et surprendra son cœur, après avoir charmé ses regards et intéressé son esprit. L'amour, sous les apparences de l'amitié, leur présentera sa coupe enchantée, ils s'y abreuveront sans défiance. Suppose un instant que je sois

le dépositaire des secrets de l'un d'eux, l'amant, par exemple, que je désille ses yeux, que je rompe les entraves dans lesquelles le préjugé retiendra ses désirs; suppose encore que, saisissant avec adresse le moment où leur ivresse sera parvenue à son comble, je réussisse à faire sonner l'heure du berger, ne me vois-tu pas recueillir les doux fruits de mes soins? Sophie ne méprise les plaisirs que parce qu'elle les ignore; une fois initiée, un nouveau monde s'ouvrira devant elle; le bandeau de l'erreur tombera, et rendue à elle-même, dégoûtée bientôt de son langoureux amant, elle se mêlera à nos jeux et partagera nos plaisirs, surtout lorsqu'elle apprendra par expérience que la variété en fait tous les charmes.

Ce plan, Sainval, n'est-il pas mar-

qué au coin du génie ? M'accuseras-tu encore d'être un Céladon ? Si j'étois amoureux, pourrois-je froidement calculer l'effet du jeu des passions, et préparer le triomphe d'un autre pour assurer un jour le mien ? Si j'étois amoureux, je serois jaloux, c'est-à-dire fou et furieux.

Eh ! bien, Sainval, cet homme rare, brûlant pour Sophie d'une flamme respectueuse, adorant ses vertus bien plus que ses appas, parlant son jargon sentimental, celui enfin qui doit, grace à mon habileté, mettre sa maîtresse en mon pouvoir, je l'ai trouvé ! bien plus encore, *il est mon ami*, et je possède toute sa confiance.

Adieu, mon gros Sainval ; Firmin, le valet-de-chambre de mon oncle, envoyé à Châlons pour y toucher une somme considérable, dont je compte faire les honneurs, te portera cette

lettre ; il veut partir à l'instant et ne me laisse plus que le temps de t'assurer de ma sincère amitié. A la première, d'autres détails.

M.....

LETTRE XXV.

SOPHIE A ÉMILIE.

Coblentz.

TES désirs et les miens sont remplis, Emilie, ta fille a un petit mari. Je suis accouchée, beaucoup plus heureusement que je ne l'espérois, d'un gros garçon dont tu es la marraine, et que nous avons nommé *Emile*. J'avois le projet de nourrir moi-même cet enfant, mais le médecin a jugé à propos, pour le bien d'Emile et pour le mien, de lui donner une nourrice. J'ai obéi, parce que j'ai reconnu qu'il avoit raison.

Cette circonstance m'a prouvé

combien est sincère l'attachement que Rosenthal nous a voué. Vinette m'a dit qu'elle ne sortoit pas une fois de mon appartement, qu'elle ne le rencontrât, épiant l'occasion de lui parler, pour apprendre de mes nouvelles. Je fus véritablement effrayée, lorsque je le revis, tant je le trouvai changé. Il s'aperçut de mon émotion, mais il se trompa sur le motif qui la causoit. Il crut m'avoir effrayée par sa brusque apparition, et me fit dans ce sens les excuses les plus touchantes. Au moment où il entra je relisois cette lettre dans laquelle tu me fais part de tes inquiétudes sur ma liaison avec lui, inquiétudes que les détails sur sa position contenus dans ma dernière, auront sans doute dissipées. Ta sollicitude m'avoit fait faire diverses réflexions, qui me préoccupoient tellement lorsqu'il m'adressa

ses excuses sur la frayeur qu'il croyoit m'avoir causée, que je lui répondis involontairement : « Pourquoi vous craindrois-je, Rosenthal ? ». Depuis qu'il m'est permis de me lever, il ne quitte plus mon appartement, et son amitié semble avoir pris de nouvelles forces pendant les jours où nous avons été privés de nous voir. Rosenthal raffole d'Emile, il le porte sans cesse dans ses bras, et sa tendresse pour cet enfant devroit faire rougir l'insensible comte, que les affaires politiques occupent exclusivement.

Il m'a fallu essuyer l'ennui de beaucoup de visites, et souvent, sur mon lit de parade, j'ai regretté la solitude du boudoir. Enfin me voilà délivrée des médecins et des importuns, établie de nouveau vis-à-vis ton portrait, au milieu de mes livres et de ma musique.

Tout ce que tu me dis de Paris me fait bien vivement regretter que tu ne puisses pas venir partager ma retraite. Emilie, je t'en conjure; si, comme tu le crains, de nouvelles agitations viennent troubler la capitale, abandonne-la sans hésiter. Mille dangers accompagnent toujours ces tempêtes politiques, et ta présence ne peut y être d'aucune utilité. C'est aux hommes seuls qui se sont approprié le gouvernement de ce bas-monde, que, soit dit entre nous, ils mènent assez de travers, qu'il appartient de se montrer dans ces occasions et d'en braver les périls.

La semaine dernière a été un peu orageuse, dans l'intérieur de notre maison, mais la paix y est rétablie, puissiez-vous en faire autant à Paris! Depuis mon rétablissement, Charlotte m'a tenu tous les soirs fidèle

compagnie ; mais je ne sais si je dois lui en savoir gré ; et je crois que Rosenthal est le premier objet de ces visites. Cette jeune fille est la candeur et l'innocence mêmes, et malgré les soins qu'elle se donne, son ingénuité trahit à chaque instant le secret de son cœur. Je n'avois pas oublié ma résolution de communiquer à sa mère la découverte que j'ai faite de cette passion naissante. Dès que je me trouvai en état de quitter mon appartement, je descendis avec ce projet chez madame Hann. Je ne trouvai personne dans le salon, et je me disposois à rentrer chez moi, lorsqu'une voix, qui partoit de la pièce voisine, piqua ma curiosité. C'étoit Sara qui chantoit, en s'accompagnant, une romance française. L'expression qu'elle mettoit dans son chant indiquoit un grand rapport en-

tre la situation de son cœur et le sens de ces couplets. Elle répéta plusieurs fois cette romance qui se grava si bien dans ma mémoire, que je me trouvai en état de l'écrire et d'en noter l'air en rentrant dans mon cabinet. Je ne puis résister à l'envie de te la transcrire ici.

ROMANCE DE SARA.

Fuyez l'amour, sous un air plein de charmes,
Cet enfant cache un funeste poison;
Ses jeux cruels font répandre des larmes,
Sa voix trompeuse égare la raison;
C'étoit ainsi qu'une mère alarmée
Me dépeignoit le plus charmant des dieux:
Et je fuyois le sort le plus heureux,
Celui d'aimer et d'être aimée.

Dans nos bosquets la fleur qui vient d'éclorre,
Se flétrit loin des baisers du zéphir;

Elle périt si les pleurs de l'aurore
Ne viennent pas bientôt l'épanouir.
J'étois ainsi de désirs consumée;
Je soupirois, étrangère à l'amour,
Et dans mon cœur je sentois nuit et jour
Besoin d'aimer et d'être aimée.

Enfin l'Amour, dans un bois solitaire,
A mes regards offrit le jeune Almon :
Fuyons ! disois-je, en pensant à ma mère,
En le voyant, mon cœur me disoit non.
Son doux langage à mon ame charmée
Se fit entendre et finit mon erreur :
Je reconnus qu'il n'est qu'un vrai bonheur,
Celui d'aimer et d'être aimée.

Quand Sara eut fini de chanter, je m'avançai vers la porte. Aux premiers pas que je fis, j'entendis du bruit dans la chambre, et Mlle. Hann vint elle même au devant de moi. Sa contenance annonçoit à la fois de l'embarras et de l'agitation; son empressement à me ramener dans le

salon et son attention à ne pas me laisser entrer dans son appartement me firent soupçonner qu'elle n'y étoit pas seule. Je restai avec elle quelques minutes qui lui parurent autant d'heures, à en juger par l'impatience qui se peignoit sur sa figure et je remontai chez moi.

Le soir, Mme. Hann vint me trouver, en s'excusant beaucoup de n'avoir pas été chez elle pour recevoir ma visite; Sara accompagnoit sa mère; Je lui trouvai un air rêveur et préoccupé qui ne lui étoit pas ordinaire. Après lui avoir fait mes excuses, je priai Mme. Hann de me suivre dans mon cabinet et nous laissâmes la pauvre fille dans la perplexité de la curiosité et de l'inquiétude qui se peignoient dans toute sa contenance. Lorsque nous fûmes seules, je découvris à Mme. Hann la pas-

sion naissantede Charlotte, et lui conseillai, pour en prévenir les suites, de l'éloigner promptement tandis qu'il en étoit encore temps. Mme. Hann parut d'abord douter de la vérité de ce que je lui disois, cependant elle me remercia beaucoup, et finit par me promettre de suivre mon avis, si, en consultant le soir même, le cœur de sa fille, elle découvroit que je ne m'étois pas trompée. « Depuis long-tems, me dit elle, Charlotte me prie de la laisser aller à « Neuwied auprès d'une tante qui « l'a élevée, je l'y ferai conduire, et « je profiterai de cette occasion pour « éloigner également Sara. La légè- « reté de cette jeune personne et la « violence de la passion de M. de « Kerdouan me donnent de véritables frayeurs sur les suites de cette « intrigue. »

Le lendemain, Sara que je rencontrai, me salua d'un air froid et piqué, le soir elle prétexta une indisposition et ne parut pas au boudoir. Charlotte s'y rendit, mais elle avoit les yeux rouges et soupiroit fréquemment. Je fis mon possible pour dissiper ce nuage par mes caresses, et elle commençoit à reprendre un visage plus serein, lorsque Rosenthal, que je n'attendois pas ce soir là, parut: elle fondit tout à coup en larmes, et malgré nos représentations et nos prières, elle voulut absolument sortir ; Louise fut obligée de la reconduire, Pauvre Charlotte! quelques mois d'absence la guériront sans doute.

Le départ avoit été fixé à jeudi dernier et j'avois invité pour ce jour là Mme. Hann et ses filles à déjeuner. Je comblai de caresses et d'a-

mitiés toute la famille; Charlotte y répondit avec sa candeur ordinaire. Elle se précipita dans mes bras et m'arrosa de ses larmes. « Vous êtes plus heureuse que moi, me dit-elle en sanglottant, mais je ne vous en aime pas moins. » Je ne compris pas d'abord ce qu'elle vouloit dire, mais Sara ne me laissa pas long-temps indécise sur le sens de ces paroles. « Oui, me dit elle avec un sourire ironique et fixant sur moi des regards pleins de dépit, on est bien heureuse d'avoir un époux français, on a des amans et on les voit sans que personne y trouve à redire. » J'étois interdite, et Mme. Hann qui saisit plus promptement que moi le sens du discours de sa fille, lui lança un regard menaçant. — « Pourquoi me tairois-je, reprit Sara en se levant

avec un tel emportement qu'elle fit tomber sa chaise, « mon arrêt est prononcé, il ne peut m'arriver pis. On chasse Charlotte parce qu'elle a trouvé M. Rosenthal aimable, et moi parce qu'on me craint! » — Alors, seulement, je compris l'exclamation de Charlotte, mais je ne lui en voulus pas, parce que je me doutai bien que cette idée lui avoit été suggérée par sa sœur. Jamais je ne me trouvai dans une situation aussi pénible; j'éprouvai un serrement de cœur qui ne fut apaisé que par un torrent de larmes. Mme. Hann se leva, fit sortir Sara et m'adressa les excuses les plus soumises. — « Vous connoissez cette mauvaise tête, me dit-elle; s'imaginant que c'est par vos conseils que j'ai pris le parti de l'éloigner, elle m'a débité ce matin,

dans sa colère, les propos les plus extravagans. Elle a été jusqu'à me menacer de faire avertir M. de Kerdouan de l'heure du départ, pour qu'il vînt l'enlever en route, et j'avoue que cette menace, toute folle qu'elle est, ne laisse pas que de me donner des inquiétudes. »

Pendant ce discours je m'étois un peu remise de mon émotion; je priai Mme. Hann de faire rentrer sa fille. Sara parut, après avoir fait quelques difficultés; sa contenance étoit embarrassée, et je lisois dans ses yeux plus de confusion que de colère. — « Mademoiselle, lui dis-je, les injustes soupçons que vous m'avez laissé entrevoir m'ont affligée plus que je ne puis vous le dire. L'intérêt de la vérité, de votre honneur, du mien, vous font une loi de ne

pas vous borner à une imputation aussi vague. Je vais faire appeler M. de Listenai ; je vous sommerai de répéter devant lui ce que vous venez de dire et d'articuler les faits qui ont pu vous donner de moi une opinion aussi humiliante. Il ne me suffit pas d'être sans reproche, mais je ne dois pas même souffrir que le plus léger soupçon plane sur moi, car il n'est pas de si bonne réputation qu'une calomnie adroite ou un propos inconséquent ne puissent ternir. »

— Sara ne me laissa pas achever ; elle tomba à mes genoux, fondit en larmes, implora son pardon et me conjura d'oublier un propos que lui avoit dicté, dans un mouvement de colère, le chagrin d'être obligée de quitter Coblentz. Je la relevai,

l'embrassai, et lui reprochai douce ment son extrême vivacité et son injustice à mon égard. « Bien loin d'avoir songé, lui dis-je, à conseiller votre éloignement, mon opinion à moi est qu'une fille ne doit jamais quitter sa mère que pour passer dans les bras de son époux. »

Dans ce moment nous entendîmes le bruit de la voiture qui s'avançoit. Sara ne quittoit pas mes mains qu'elle arrosoit de ses larmes, et me conjuroit de me joindre à elle pour engager sa mère à se désister de son projet. Je cédai à ses instances d'autant plus volontiers que, connoissant le caractère violent de cette jeune personne, sa menace d'un enlèvement m'avoit fait faire de sérieuses réflexions. Je pris madame Hann à l'écart et lui communiquai

mes craintes sur ce départ. Je n'eus pas de peine à ramener cette dame à mon avis qui étoit conforme aux réflexions qu'elle avoit déjà faites. Sara, après avoir promis une entière obéissance à sa mère, eut la permission de rester, et Charlotte, à demi-consolée par le plaisir de revoir sa tante chérie, partit seule.

Sara m'accabla de caresses et de remercîmens, me jura qu'elle n'oublieroit jamais mes bontés, et qu'elle ne seroit vraiment heureuse que quand elle auroit effacé le souvenir d'une scène aussi désagréable. Elle avoit été, en effet, si pénible pour moi, que je fus malade toute la soirée. Je me mis au lit et fis de sérieuses réflexions sur ce qui venoit de se passer. J'examinai avec soin ma conduite pour connoître si, par quelque

imprudence, je n'avois pas moi-même donné lieu à ce que je venois d'éprouver : après la plus sévère recherche, je n'y trouvai rien de répréhensible. Mais le soupçon que Sara a conçu un instant, peut aussi l'avoir été par d'autres personnes, auxquelles il ne me seroit pas aussi facile de prouver mon innocence. Cette idée m'a fait prendre la résolution de mettre dorénavant moins d'intimité entre Rosenthal et moi. Je suis bien persuadée que la vertu la plus sévère ne trouveroit rien à reprocher à la nature de nos sentimens respectifs, ainsi qu'à notre conduite ; mais je sais aussi qu'une femme qui se respecte, doit le moins possible prêter le flanc à la médisance. *La plus honnête femme est celle dont on ne parle pas*, dit je ne sais quel proverbe. N'est-ce pas aussi ta façon de penser ?

Adieu, ma chère Emilie. Méchante ! pourquoi tes lettres deviennent-elles si rares ?

Toujours ton amie,

SOPHIE.

FIN DU PREMIER VOLUME.

348220